

Université du Québec

Mémoire présenté à l'Université du Québec à Rimouski
comme exigence partielle de la Maîtrise en Études littéraires

par

Vianney Gallant

A l'ombre l'hiver

**suivi de
Lettre à Claire Lejeune**

1989

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Rimouski
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Rimouski

Résumé

Ce mémoire contient deux parties: un recueil de poésie réalisé sur un mode autobiographique, et une « Lettre à Claire Lejeune » qui tient lieu de réflexion théorique.

A l'ombre l'hiver, le recueil, rencontre l'Autre de façon plurielle. L'écriture traverse le langage ésotérique d'un lien amoureux et tente un rapprochement avec la littérature. Ce dialogue relationnel intègre des traces intertextuelles issues des biographies dont l'auteur se délecte pendant la même période. Le je, imprégné de ces parcours, énonce parfois la réalité de Cendrars et de Rimbaud autant que celle du scripteur. La première partie fait lecture du « Tarot », espace irrationnel exemplaire. La « Torah », anagramme de tarot, souligne la primauté « légale » d'un savoir littéraire sur l'ésotérisme, et prendra place au centre du recueil. La troisième partie, « Corps ouverts », offre une écriture autonome; l'expression s'y affranchit autant du tarot que des tracés en palimpsestes qu'elle avait tissés.

La « Lettre à Claire Lejeune » interroge et reflète la démarche créatrice du recueil, signale les avenues prochaines de l'écriture et analyse les interse~~x~~ions d'une expérience mûrie, celle de l'auteure de l'Oeil de la lettre, avec les balbutiements autographiques du destinataire. Cette réflexion relie l'expérience littéraire à des rencontres réelles et à un projet de galerie: **Oxymore**. Figure de rhétorique qui unit les contraires, figure préférée de Claire Lejeune, l'**Oxymore** est aussi le lieu concret qui a fondé le rapprochement de l'auteur de ce mémoire avec la destinataire de la « Lettre ».

Remerciements

Monsieur Renald Bérubé, directeur de ce mémoire, m'a accompagné à toutes les étapes de mon travail de création; je lui sais gré de sa rigoureuse lecture-critique. Mes remerciements vont aussi à monsieur Paul Chanel Malenfant, lecteur interne, et à madame Simonne Plourde qui agissait comme présidente lors de la réunion du jury. Je salue également monsieur Gilles Lamontagne qui a suggéré des modifications indispensables à l'harmonisation des parties de **A l'ombre l'hiver**. La source de ce recueil autobiographique remonte au moins jusqu'à la fécondité d'une relation, et il me tarde de souligner l'apport essentiel de Claudie Gabrielle Gagné, de Tristan Raphaël et de Laurence, à la réalisation de cette oeuvre. Mille mercis à madame Claire Lejeune, pour sa qualité de destinataire et d'inspiratrice de la partie dite théorique.

Table du mémoire

| | |
|---|----------|
| Première partie: A l'ombre l'hiver | p.1 |
| I Tarot | p.3 |
| Voix | p.4 |
| Torah | p.5 |
| Karma | p.7 |
| Des odeurs nommées | p.12 |
| Raphaëlle-Ysanne | p.14 |
| Après la Maison-Dieu | p.21 |
| Pourtant | p.23 |
| A causes perdues | p.24 |
| II Torah | p.28 |
| Pour texte d'épousailles | p.29 |
| Premier de l'an | p.32 |
| Cendrars | p.38 |
| Muse-lierre | p.42 |
| Palimpsestes | p.44 |
| Voie blanche | p.49 |
| Par la fenêtre | p.52 |
| Flammes blanches | p.56 |
| D'encre | p.60 |

| | |
|---|-----------|
| III. Corps ouverts | p.62 |
| Voile | p.63 |
| Minuit | p.65 |
| Corps ouverts | p.66 |
| Triste Pourtant | p.71 |
| Était-ce bien l'amour ? | p.72 |
| Synthèse | p.74 |
| L'attente | p.75 |
| Derniers jours | p.77 |
| Désert | p.78 |
| Tant pis | p.79 |
| Fragments | p.80 |
| Deuxième partie: Lettre à Claire Lejeune | p.87 |
| Notes | p.135 |
| Bibliographie | p.141 |
| Annexes | p. 150 |

A L'OMBRE L'HIVER

POÉSIE

VIANNEY GALLANT

Lorsque les mots font flèches de la connivence des
contraires, ils font mouche ; lorsqu'ils font sens, ils font
sensation au plus vierge de l'être; ils y font à coup sûr
éclater le scandale. C'est ainsi qu'ils convertissent à notre
insu le malheur insigne en signe de chance.
Claire Lejeune, l'Œil de la lettre, p. 103.

I

TAROT

Se sait libre, celui qui choisit de tout ignorer, de mettre toutes choses entre parenthèses, pour se livrer au pur hasard de l'écriture. Mais il apprend, celui-là, que le fameux hasard de l'écriture n'est pas plus un hasard que celui qui préside aux rencontres amoureuses.

André G. Vachon, Esthétique pour Patricia, p.75.

VOIX

Les beaux livres sont écrits dans une
 sorte de langue étrangère.
 Marcel Proust, Contre Sainte-Beuve, p. 361.

Une voix en flocons de caresses
 l'étonnement blanc enfance
 inscrire le jour sur l'agenda éclaté
 tarot langue étrangère
 fièvre dissoute dans le vin lucide

Palimpseste amoureux honorant une première neige
 chaude à manger la chairesprit qui regarde voit
 et qui vient dans l'espoir d'une réelle rencontre

Une neige de caresses
 bleutée comme tu disais
 éclairait la rue
 gorge chaude pour parler nu enfin !

Nous effacerons sans doute ces quelques lignes
 dans la paume des hiers
 elles se regarderont

jusqu'à l'encre
 ton regard
 pour un pluriel de sens

TORAH

La loi elle-même n'est que la transgression
des normes [...]. Ce double noir de la loi qui,
elle n'est que la représentation ultime de la
blancheur.

Victor-Lévy Beaulieu, l'Héritage, p.83.

Les racines du tendre enchevêtrées
tu mets de longs silences dans tes questions
le foyer ment dans l'alcôve des brûlures
scorpion en éternel retour dans sa fange
dernier venu aux noces de l'encre morsure
le blanc le verdâtre des matins dans les côtes
la ville-petit village
je m'assois dans l'aube des cris
nuit aiguisée déguisée où l'espace me ronge
seconde de pain brûlé
confiture de sangsues en étoiles gerçures

Voile déchiré
les enclumes se givrent
Le poids du temps

Que me sert de regarder l'amour
dans un mensonge d'ouate et d'alcool
j'ai éteint la lampe
j'avais pourtant tout vu tout entendu tout dit
pour assoiffer le mirage

Il me faudrait réinventer le jeu de cartes
 au tarot des palimpsestes
 cette petite tour brûlante et cette lune double
 qui pend le fou
 pendant que l'autre surveille le diable
 l'empereur avec son poing américain
 la papesse avec son couperet dérisoire
 je mêle les cartes je m'écarte
 une sorte de croix sur la table
 les vitraux du hasard au carrefour des orthodoxies inédites
 je les vis trop tôt je les vis trop tard
 ces taches de sang dans le miel
 ces taches de sang dans les draps de la veille

Lierre comme sangle sous les os

Je glaire des bribes de sang dans l'envers du décor
 souffle soupir noir blanc de soufre
 je m'allume comme un volcan je m'explode
 dans le silence des épées croisées
 blason de mes propres mirages
 baisers violets pour un seul déjeuner sur l'herbe bleue
 des grumeaux d'encens sous les pores

Cette nuit d'encens me tue

KARMA

Je suis une espèce de brahmane à rebours,
qui se contemple dans l'agitation.
Blaise Cendrars, propos rapporté par sa fille
Miriam dans Blaise Cendrars, p.443.

Mes compagnons nagent dans l'ubiquité
et les autres confondent mes retards mal habités
avec l'encre noire trop humide
qui restreint la lumière au dedans
Mes doubles assument mal leurs soupçons

Je voudrais crier de tout mon souffle
et appeler la mort l'amour *el amor*
sinon trop retenir ce flux
irrite cette suite de jours qui n'ont rien du paradis
mais qui sont les plus étoffés des jours rêvés

Je projette de me résoudre à ne penser qu'action blanche
dans le désert de l'information

Le harnais cuivré KARMA
me pèse à l'encolure de ces retards à naître
crevant dans leurs eaux

Je suis criblé des intentions les plus floues
ondées de mots comme ton projet abusé
par le rythme d'un rêve qui m'effleure de toujours
je me soupçonne en toi

Nous ne sommes pas des ennemis dis-tu

Tu es l'ennemi que je suis pour moi-même
quand tu fais silence au miroir

Embruns de l'espoir
bribes projetées par la cheminée des ombres
il fait noir au coeur du rêve éclaté

Il faudrait peut-être errer entre nous
jusqu'à l'irrépressible désir
qui ne viendrait plus de chacun
mais de nous
de ce noeud où l'hier se dénoue

Une aurore turbulente passe
avec des avions au-dessus de nos rêves
aux doigts de rose
Homère composite
dans cette chair antique de la culture

Nous naissons vieux, chargés d'une identité d'emprunt.
Devenir jeunes ne se fait pas du jour au lendemain. Il nous
faut prendre le temps de digérer l'hier et l'hier est d'une
redoutable lourdeur, d'une insidieuse autorité [...] c'est à
nous de nous affranchir de tout mimétisme pour pouvoir
en connaissance de cause, changer la vie.
Claire Lejeune, l'Oeil de la lettre, p. 86.

J'oscille, je vacille entre l'image phallique des bras levés et
l'image pouponnière des bras tendus.
Roland Barthes, Fragments d'un discours amoureux, p.23.

Je aspire à son souffle encore comme le bébé non souffleté
pattes à l'envers
cette pulsion étrange toi un autre
ce simple constat
voilà des bribes d'ennui
pour que tu cherches la forme réelle du cadeau
nulle part tu ne vois ce qui me tremble

Le sens de cette fête
arrache mes méfiances à leur méditation
arrache un flux d'ombres dans l'acide de mes os
ce stylo pointu comme une griffe de tigre
écorche cet arbre de vie jusqu'à la sève de ta main

Dans les décombres de l'habitude
nos écarts ciéleux et ces saluts orientaux
tête à l'envers nous jouons à ton corps
le mien a demandé des caresses et les a fuies

Mes folies marchent enfin ensemble. Je redeviens spécialiste, la magie crénelle son château, sa tapisserie salée de neige, l'intonation du tendre sous la peau, stylos en croix, entre les doigts, à voir des ombres à partir du ventre. L'enfance hurle à tue-tête emmitouflée dans ses laines d'odeurs oubliées. Je suis à relire ma carte du ciel, à transiger avec la réincarnation du bébé qui vient. Le nom ouvre le possible. Son Baptême est déjà un véritable poème.

Dans les magasins, en pièces décousues, je suce du rêve pour le seul principe d'avoir à dire au-delà du secret: tu me chantes pomme d'amour et d'incroyable, tu affirmes ta virginité. *Hic et nunc*: Cette conception m'a pincé au ventre.

Nous avons reçu la visite d'un futur grand-père, ce soir-là s'appelait Noël. Les étrennes se résument à quelques aveux. Vous n'allez pas me croire sans doute. J'éprouve ce sentiment, comme s'il fallait cette épreuve pour exister, nouvellement, à l'égard de ta fille et d'enfanter. Et ce voyage dans le sentir déride l'espace amoureux et réveille la fête morte d'une famille qui s'ennuie. Tout dire des promesses muettes: nous ne sommes plus seuls, un cahier de désir sous la main en une véritable Eucharistie. Même cette remontée de l'enfance, à la Coulée Douce, ne pourra maintenir le souffle sacré.

Triangle des familles
et chute
nous avons perdu les traces de nos divinités
de ce qui à cause des lieux visités
avait pris place

Il y eut un moment deux vertiges, deux vides à porter, à se vider la cervelle
par en dedans, tout d'un coup. Son rêve se balançait, pendu à un fil de
paroles sans tendresse.

Tu veux peut-être que je t'apprenne par toi-même ?

Des pages, des pages et des pages, à nous rouler dans la tempête inventée,
depuis ce temps à nous rouler dans la boue, alors que le projet... Et ne faire
que respirer l'odeur !

Voici les petits dieux descendus sur terre
voici qu'elle écrit elle aussi notre vide
et son plein amoureux
à souhaiter l'évanescence des palimpsestes

DES ODEURS NOMMÉES

Que le nom d'un homme, considéré en général
comme simple interprétation sonore de ce qu'il est,
peut-être, en quelque sorte, un présage de ce qu'il
fera, si on peut en lire la signification.
William Faulkner, Lumière d'août, p.55.

Odeurs comblées
douceur cherchant dans la chair
qui s'ouvre
t'aimer au-delà de la séduction
paysanne d'une nouvelle beauté
d'un nouveau sexe

O fleur sans muselière à la chasse des ombres
Odeurs mauves
demain elle dans un ventre
la regarder métamorphoser une femme
la sentir menaçante naître

Écouter Apollinaire-Cendrars
scruter le retard du sang
conquête de deux particules
échappées dans la course de l'oeuf

nommer

« le poème de chair »

à venir

les nombres jouent leurs fantasmes aux syllabes d'une magie

Des noms oubliés refont surface

pour incarner l'espoir

Gabrielle Aubert en chassé-croisé de numérologie

Raphaël-Ysanne

qu'elle a rêvée blonde aux yeux bleus

Tristan-Thomas

Ils disaient tous quatre la mouvance

septième ligne parallèle aux destins troublés

je me défie d'y être vraiment neuf

sous la caresse intelligente

pour ce quotidien (irré)vocable qui nous rêvera

Nous calculons nos chairs éperdues de vie

ils referont le « poème de chair »

leur poème

et chaque fois

les épousailles

RAPHAELLE-YSANNE

Et se trouvera pris dans le filet de son destin,
emprisonné dans le plus fou et le plus passionnant
des pièges : écrire.

Miriam Cendrars, Blaise Cendrars, p. 183.

Comme la prison à l'envers du déluge
ma fille tu viens vers moi divisée
dans tes cellules internes tu cries
jusque dans mon dos
fil d'Ariane
ta prétention à l'amour à l'humanité

Vers quoi fonceras-tu au cœur des mœurs de l'ombre
des prochains jours qui nous glissent entre les jambes
géniteur qui a ce mal étrange
et perd le sens de l'heure
une raison barbelée de craintes
à l'image des institutions ambiantes
toutes ces oeillères à viols implicites

Je me fais mal à ton sang par ta mère ce soir
par ma seule façon de te respirer
je souffre ses yeux
je l'aime et malgré moi
j'étrangle l'harmonie qui me fait peur
je t'assure qu'à mon âge il faudrait pleurer tous les jours
à tous les recommencements

pour tous les recueils possibles
 le passé nous effrite de paroles écrites
 ton silence à ma chair fait des trous

Mon amour
 je m'étrangle l'âme d'espoir et d'odeur
 rôde la possession
 les diables brûlent-ils leurs derniers cierges
 ce silence Gabrielle
 pour ce prénom j'invente beaucoup mieux l'avenir
 mot à mot
 je t'offre mes dédicaces

pour ces défilés de sang
 retenus dans les nombres

Je regrette tous ces secrets éperdus à l'avance, ces fausses sécurités que je n'arriverai jamais à offrir, à l'image de ces holo-gadgets, décennie 90. Je ne regretterai pas, mon cœur, de grandir à tes premiers pas dans l'émotion souveraine pour t'y voir au-delà de tout exil et de toute métaphore. Premiers pas que je ne voudrais partager avec personne, pauvres prisonnières de mes faiblesses. Ma seule force nouée au poème, à la page qui noircit, laissant quelques blancs au singulier lecteur.

Poésie du désir

petit oeuf intelligent qui s'éclate peu à peu
 que je laisse porter par l'amour fragile
 et la femme de toutes les rébellions
 la femme qui aime lorsqu'elle se bat avec l'ombre
 la femme qui fait tout pour aimer

Même pour toi sans doute je ne ferai pas semblant
 volcan de l'espoir et des peurs vespérales
 tension des nerfs en noeuds de paroles
 ta parole et tes cris
 odeurs qui gonflent le regard de l'autre

tarot des heures

tarot blanc

dans les pages hermétiques des théologies occultes
 je cherche le nouvel espace à inventer

Ysanne

Gabrielle

Un flux soudain qui mime la menstruation
 je ne veux pas recevoir la caricature
 des vies intimes des autres
 au nom d'aucune carte du ciel
 aucun tarot aucune numérologie aucun langage
 à la fuite des amances ou rencontres réelles

Croiserons-nous les X et les Y
 dans les sibyllines conventions
 à nommer le mystère

L'essoufflement l'effondrement passager
 l'encre des rejets pacifiques
 nous vacillons à l'heure du tendre
 choisissant l'autre un jour sur deux

Gonflé comme un oeuf alors que tout divise
 lancé dans la parodie des folies éducatives
 folies normalisantes
 alors que le temps me passe en revue
 je ne suis pas dans la rue ni pauvre ni génie ni perdu
 je suis à taquiner la paix avec un fil d'encre

Ysanne

tu pourrais être autre qu'un hameçon du destin
 tu n'as pas besoin de retenir ton sang pour me garder
 tu n'as pas besoin de déverser tes secrets
 ailleurs que dans nos corridors

Je n'ai pas à me venger du bonheur incomplet
 femmes au pouvoir faites place à mon abandon
 qui dérive vers le fleuve du dire
 quelque part perdre son temps à aimer

pour tenter de gagner la paix
en cultiver la croyance

Raphaëlle-Ysanne

vois-tu Gabrielle ne plus chérir
avec cette intense gerbe de voix
croyant devoir se consacrer à toi à l'avance
cette folie du père qui puise à la soif du monde
pour filtrer la plus grande partie du poison
escargot du malheur dans son aquarium
poisson oublié dans l'alcôve du mérite

Il faudrait vanter la mort du monde
la faim du monde
écraser tous les soupirs des cathédrales du sens
multinationales de paroles inutiles
je ne crois pas en la magie
à la surface des aurores à table ronde
messes noires englouties
perverties dans mon sang
la magie est au coeur de la vie de chaque particule
en guerre contre l'immobilité

Le café Élodien ferme ses portes à l'outrage des présences
 je rêve à rebours
 je crève d'encensoir
 les mains brûlées
 j'ai mal au dos
 mal à l'Occident
 mal à ma foi
 ma vie mon amour ma fille

Je suis pourtant au seuil de la vie désirée
 comme toi je cherche à structurer la folie
 avide du grand oeuf de la vie dans les mots
 ma tendre
 t'attendre jusqu'en septembre
 et te gaver de petits gestes
 petits cris à s'épuiser d'amour

Ils voyageront
 nous creuserons l'enfance jusqu'au berceau
 de la parole enfante
 c'est d'un homme et d'une femme que tu naîtras
 tu recevras leurs aurores en plein visage
 au coeur des désespoirs jusqu'aux mains les plus avides
 tu veilleras sur nous en ta liberté extrême
 tu nous tiendras à bout de coeur les souffrances partagées

J'ai ma nuit de toi déjà
lumière poudreuse
lait encre aquarelle
à contrecarrer un destin banal
j'ai pleuré pour toi déjà
à l'aube des rencontres microscopiques
j'ai glissé jusqu'à ta vie dans ce labyrinthe mystérieux

Tu nous donneras la vie peut-être
ma tendre petite coquille
jusqu'aux plus lointaines dédicaces

A Gabrielle
Raphaëlle-Ysanne ou Tristan-Thomas
puisque tu sais déjà lire
et que je t'apprends
dans le regard d'une femme

APRÈS LA MAISON-DIEU

AMOUR couleur du monde AMOUR-SOEUR-AMOUR il est cinq heures

je vois ton corps et tu me trembles

AMOUR je vois tes cils à la chandelle

maquiller tes paupières

paillettes de tendresse

orange chinoise

Après la Maison-Dieu MER-AMOUR-MONDE

mon corps et sa prière avec le tien

a besoin de te rêver

des baisers glissent du sablier

et s'infiltreront au fleuve du sang

AMOUR

il fait beau temps

parce qu'à cette heure

je te sais libre

la Maison-Dieu a peur de son ombre

AMIE

je brûle

AMOUR

te faire rêver

TOI TON NOM L'AMOUR LA PEUR EN DEUIL

L'ENCENS

TOI

mon amour n'a pas de rides

il est cinq heures je vois ton coeur

allume un cierge ta voix

je t'aime AMOUR

viens

en théorème

tes yeux songent le divin

AMOUR

des baisers glissent

des braises des fruits

prends mon temps et mon souffle

AMOUR

comme un enfant

POURTANT

Égorge ton rire
et gronde jongle et tigre
chaude rouge gorge

Mauve t'écrire jusqu'aux lèvres

Chez nous
les bouquets font tourner les tables rondes

et les fièvres
de l'amour

Je nous vois danser
au-dessus de tous
les arcanes

A CAUSES PERDUES

La différence est de rigueur
 la forêt s'enflamme de ses acides
 une toile d'aurore fantasmes irrigués sur fond nucléaire
 cette sainte phobie folle élégiaque
 cette usine à être en vie au coeur de la rose

Un moment

je ne vous ai pas dit d'errer
 dans ces prolégomènes mythiques
 de dernière décennie
 muraille aux fourmis métalliques
 d'herbe fraîche

Il y a dans ce sentier une clé vers le marais de l'abandon

La différence est de rigueur en cette fin de millénaire
 évoquée comme une faim du monde
 un romantisme certain à ras de symboles épuisés

Dans ce sentier ta main d'écailles
 aux rives innocentes le métal de l'heure
 irrigation d'incendie

d'incendie

Une petite enfant blonde un portrait
les aquarelles du futur nagent dans ses fruits
un ange une oeuvre blonde comme une source
en plein désert acide
j'avais cru la voir bouger ailée
dans l'herbe fraîche
l'herbe fraîche
imprimée dans l'espoir agonisant des particules
comme un beau souvenir
un mensonge d'espoir

Derrière un rideau d'ombre
un relai jusqu'à l'aube
l'aube
a un incessant reflet de feu
de feu
si ce n'était que le crépuscule.....

Une petite enfant blonde dans l'herbe fraîche
un tableau sans doute et sans prémonition

un rêve

quelques effluves de la mémoire des choses
des choses

Un moment

la terre aurait besoin de vibrer encore
de toutes les causes perdues
les causes perdues
les causes perdues

sans gestion

Derrière un rideau d'ombre et de feu
d'aube
d'aube

un tableau au calcium des hiers

II

TORAH

La loi elle-même n'est que la transgression des normes [...]
Ce double noir de la loi qui, elle n'est que la représentation
ultime de la blancheur.

Victor-Lévy Beaulieu, l'Héritage, p.83.

POUR TEXTE D'ÉPOUSAILLES

Pour texte d'épousailles

des tentes en bédouins de glace me séparent de l'île
 c'est pourtant ici Saint-Barnabé
 quelques arbres sans lumière se penchent
 vers quelque Mecque du couchant de l'après-midi
 sur ta tête d'Irlande

Pour texte d'épousailles

entre deux choeurs grecs qu'elle cherche
 la ligne d'horizon romaine dans sa quête de plaisir
 qu'il cherche la chapelle l'ashram la synagogue
 pour entendre le Cantique des Cantiques
 ou la Torah des ailleurs en des encens de papyrus

Elle a déjà fermé ses portes et ses grands magasins. Ce soir... Le
 scintillement cherche son sapin pour accrocher au chaud le bas de Noël des
 errances. Attention à demain. Tes mains enquêtent l'enfance des grelots
 cicatrisés. Nos chevaux de bois ont grandi sous l'éclat innommable des
 architectures.

Lirons-nous enfin ce long passage de Notre-Dame de Paris ?

Nous sommes pourtant de ce royaume plein d'icebergs dans les yeux. Ton sang dans la froidure et ce gel dans le cou pour te guérir. Voyons un peu comment nous surprendre dans la durée.

Pour texte d'épousailles

Barcelone Naples Alger périple altier
et ce rythme africain qui te caresse le dos
la simplicité de son verbe
à la conjugaison des départs possibles

Il faudra choisir cette cohésion sémique pour grandir le sens. Nous dirons:

et ils n'ont plus peur de se retrouver seuls
ils n'ont plus peur de se trouver
ils n'ont plus peur

Mais cette bonne volonté choisit l'oeillère acérée
contre l'esthétique de la fête à graver bleue
l'imminence des soirs sans antennes
et le couperet des ennuis

Cet accent sexy qui fredonne YES TER DAY

Baudelaire nous surprend

Cendrars nous voyage

L'Invitation tient toujours

les écrins se sculptent dans les miroirs transsibériens

je n'ai pas à te dire l'invasion sauvage

du trolley ovarien

Ton sang trace un récit

nous ne sommes plus en Amérique

malgré toute ta meilleure volonté du monde

à m'initier à tes rites

Pour texte d'épousailles

suivre le recueil au prisme des regards

mais crois-tu que des bribes d'un terroir à inventer

tu pourrais me jaser

de tes nuances du cœur

PREMIER DE L'AN

En cette veille qui augurait le travail et l'amour
 l'harmonie s'est trahie je ne sais trop dans quelle bagarre
 dans quelle tempête blanche
 chair éclatée moi de gingembre
 venin de la critique au seul seuil de ma gorge
 pour castrer les fausses paternités qui pataugeaient dans le verbe

Te Deum pour ce 31 décembre qui brûlait
 comme meurt la vieille année des jeux d'enfance
 pour jouir de ce contact simultané avec soi et avec l'Un

Sur tous les fronts de l'ombre à la lumière
 s'avilissent sous tous les angles les jalousies des nuages
 comme des fenêtres à l'absurde de croire
 croître
 délire/écrire sur la rue du peut-être
 l'amour enfin dépassant l'amour

ELLE

j'ai peur de sa passion de la vie
 et de l'instant à cet instant
 de cet excès féminité
 qui ne m'appartient pas et qui s'offre

Tu m'inquiètes et puis cette appartenance
comme si j'avais à la digérer à partir de ma naissance
remonte en graffiti sauvages
cette beauté qui fuit et pénètre en s'offrant

Tu étais la maitresse d'un bootlegger
et j'étais le justicier
pourtant tu importais le Zen d'Orient avec ses parfums
pourtant je buvais l'eau-de-vie
dans les dos des incorruptibles
l'Histoire nous prenait au ventre comme des alcools brûlants
l'histoire de nos amours aux épousailles des réincarnations

Tu es à moi depuis le début des temps
et tu ne m'as jamais appartenu
grâce à toi peut-être je suis rendu à l'éternité
à mon éternité
maintenant peut-être est-ce là notre dernière vie
sinon recommencer à zéro
le Zéro infini

Ce grand feu qui brûle tous les poèmes du monde
et toutes les musiques
ce grand incendie qui se consume sur ton corps
à jamais
comme à la première guerre

à la première dent de sagesse de toutes les civilisations
 dents tombées
 agathes du sens
 encens confondus dans les artères de l'oubli

Premier de l'an à écouter tes plaisirs
 à étrangler ce qui se perd pour moi
 désiré ailleurs passé présent avenir
 tout ce que nous pourrions vivre ensemble
 dans ta jeunesse trop mûre
 et pourtant vive de son recommencement
 adieu Russie

adieu ma Juive

car nous partons ensemble

Production des errances dans ces bruits étranges
 harmoniques des nuitées
 bye bye vingtième siècle
 avec tes éclatements
 musique peinture littérature
 prémonition sans doute
 O transe apocalyptique du petit boum synthèse
 de nos civilisations en ruines

petit boum prophétisé

par ces milliers de cris
 qui retiendront les pulsions mutantes

des prochains cycles de vie
 cris entendus ce soir ICI
 au déclin-début d'une fête

Je n'avais encore jamais écrit sur ton dos

femme

sur ton corps dans mon cahier
 sans métaphore
 le bras vibrant et heureux sur ton corps chaud
 la télévision en bandoulière de l'oeil
 avec son bye bye de fin de siècle

1 heure 20 Nouvel An

je t'aime je pleure j'écris je ris musique

Ce soir ma main à quelques pouces de ta chair
 sur pantalon noir pour écrire blanc
 sentant la vie devenait la vie te prolongeant
 comme pour désirer l'enfant à naître

Dans un poème de Bernard Delvaille
 dont tu aimais le rythme et la voix baroque
 dans un poème qui parlait presque
 de l'enfant qui ne naîtrait pas
 ma main dans ses lignes cherchait ta jambe
 ton corps juste avant cette phrase

« l'enfant qui ne naîtrait pas »
 ma main magnétisée se retint un peu
 jusqu'à ce que je sente que ta jambe
 dans un poème de Delvaille
 désirait ma main

L'Histoire du monde avait sa boule dans la gorge
 l'amour du poète
 l'amour de chair
 est le meilleur écrivain du monde
 qui se tait

J'ai allumé mon sang bien malgré moi à ce feu
 qui tient la terre sur ses épaules
 sanglé mes peurs en strophes de caresses
 plus rien à cacher au cœur du monde

Que ce feu qui couve depuis trop longtemps
 t'aime pour toutes les fins du monde
 dans mon sang de nègre et de Juif de tigre
 griffer le dragon qui tangué dans ma mémoire
 au sexe de mes veines
 Toi qui glisses sur mes mains

Le règne animal à son apogée dans le sang de l'intellect
il me serrait dans ses bras
l'homme-enfant qui se livre avec ses angoisses
et qui me livre à ma force

Les amours qui naissent et sablent leur champagne
battent la campagne des bras nus
dans une talle de fougère

Ce janvier m'a l'air tout à fait à revers de calendrier

A la télévision
deux images de femme
de toi
toi
qui m'étranges
qui m'inquiètes
qui m'aimes

comment faire autrement

que j'aime

CENDRARS

Je ne suis pas poète. Je suis libertin. Je n'ai aucune méthode de travail. J'ai un sexe. Je suis par trop sensible... Et si j'écris, c'est peut-être par besoin, par hygiène, comme on mange, comme on respire, comme on chante. C'est peut-être par instinct; peut-être par spiritualité...
Blaise Cendrars, propos rapportés par Miriam, *Ibid.*, p.268.

Tranchée fuyante des heures
qui aura préjugé de mes nuits blanches

Cendrars qui mit au monde la danse littéraire nègre
nous vibrons des mêmes mauvaises intentions silencieuses
dans nos parallèles de nuits noires et sanglantes

J'essuie l'horrible et les contrefaçons floues des publicités-poèmes
j'ai plongé dans sa vie plusieurs fois déjà
cyanure sous la dent
étranger de l'espoir cherchant la clé des univers perdus
lui ambitieux de sa propre paternité de vivre
je me joins à son respir
petit animal au coeur de la Cité putréfiée
me rassemble et tout ce qui se perd dans la nuit des encres
l'amour et sa gestion
me fait moi-même nègre de mes fuites
pornographie douce de l'inquiétude

Je lis mes cadeaux de Noël
à plonger dans les hallucinations
surseoir au réel pour me prêter tendre à l'abîme
qui attache sans contraindre la muselière de mes silences

Au petit Biard, toutes les nuits, Blaise écrit, jusqu'à la fermeture,
à deux heures du matin, en buvant des cafés à un sou. Ibid., p.249.

SEUL

à l'envers à rebours des modes
dans le café miteux d'une petite ville de Province

La dernière ligne vient à l'heure du pauvre
à l'heure où l'apôtre se sent vivant au cœur de la mort
sorte de maquis-village en grève de paroles
belles à pleurer les tentes gelées des bédouins
entre moi et l'île
dénudés d'espoir

Vous m'amenez d'errances jusqu'au bout du monde
vous tracez un chemin balisé
qui s'ouvre entre deux montagnes
de ronces
rosace du souvenir

J'ai peur de vos propres abandons
et j'aime à moitié
l'autre partie du cœur pour la haine

le désespoir me ronge les sangs
dans le contour de mes lettres

Je me vis morcelé
halluciné sous les colonnes du tendre
je me vis partagé
par toutes les frontières du monde

On va vivre quand même alors tout aussi bien loin de tout
en état de poésie en quelque Pâques américaine

Je mets dans l'amour un seul espoir: l'espoir du désespoir Ibid., p.502.

dit Blaise

Sa fille Miriam lui répondra :

Tu as peur de l'avouer, mais avoue donc que tu as peur... Elle, la femme au
coeur de tendresse t'attend; mais il est peut-être déjà trop tard; mais ce
n'est pas elle que tu cherches. Une chambre, des livres, le silence et la
paix: travailler. Pourquoi vas-tu vers elle ? Pourquoi rampes-tu quand
même vers elle ?[...] Tu as peur de ne pouvoir assez l'aimer Ibid., 205.

Parenté d'alcôve
fragmentation des respirs
et les questions sortent du miroir
pour faire léviter la lecture

L'amour charnel peut-il mener à l'amour divin ? Ibid., p.522.

Parfois cette ascension se nomme plaisir
on veut Dieu
on s'y prend noir

mais la lumière nous fait voir des rongeurs
et des avions de guerre

J'épigraphe et j'exergue de moi-même

Le mot palimpseste me jure étrange
étrangle et tue
je me tais
impossible et nu
en fuite vers le centre phréatique
ce royaume trouble de mes jours
là où la **main** me fait mal
jupes levées courant sur la ligne
gargarisme ponctuel de mots-valises pour partir en voyage
à la mode
le long du fleuve d'un discours éperdu

et tes lèvres

MUSE-LIERRE

Matin blême du déjà dit déjà vu déjà entendu
 matin aux crocs absurdes avec le cri des paupières
 chorale des vénalités
 les émotions partouzent à revers de miroir
 rouille de l'étain
 habitude vieille vieille habitude
 qui éteint

Lierre comme sangle sous les os

Muselière des antres d'argile
 la muse incube ravage les mots aux multiples désirs
 poulpe de sable
 cheveux en conte des Mille et une Nuits
 araignée pour l'ouvrage Pénélope de la peur
 Maldoror et l'amour cristal
 la poulpe d'encre abuse du déguisement
 qui éclate dans l'angle sombre du cerveau

Lierre comme sangle sous les os

Matin blême au château des rêves acides
 destin quête du réel et parole baisée
 je te prends dans mon filet d'encre

ma toile insecte infecte Pénélope du sens

Il serait bien normal moral d'aimer mourir
ce dimanche et sa chorale d'enterrement

Te Deum Requiem

Qui ? A rêver nu sous les pôles
comme l'ours à jamais jauni sous le frasil
langue morte à sucer le sang des aubes éternelles
illustre poison à craqueler dans le gel
ton épaule à mordre fondue dans l'encens des hier
effacera cette page d'hiver
mais ce long automne en barbe de Père Noël
m'accordera la brûlure des étreintes

Matin le soir a ses engelures de néon
à perdre l'ordinateur banquise dans les aveux
misandres
sous le gant des anges et des implicites perfections
fakir écorché dans le rêve de croître
haine et laine
je referme le tiroir des pôles

Lierre comme sangle sous les os

PALIMPSESTES

L'enfer c'est d'être chassé par soi de sa propre parole.

Alain Borer, Rimbaud en Abyssinie, p. 288.

L'Égypte fut ce grand palimpseste: pendant quatre mille ans, les pharaons eux-mêmes surchargeaient les cartouches de leurs prédécesseurs, au point que les dernières dynasties creusaient leurs signes pour qu'ils ne puissent plus être effacés, et que l'on peut y enfouir la main entière, les lire par pénétration. Et c'est l'Égypte elle-même qui devient illisible. Ce qui est éternel, en Égypte, ce ne seraient pas ces temples, démantelés, mais les signatures, le désir d'inscription

Ibid., p. 314.

Ça y est l'autre est au pouvoir
 j'ai dormi comme un fakir
 dans les angines de neige sur le boulevard
 au prêt courant désiré de survie
 taux de change du hasard O méfiance du Verbe
 complicité en délire au creux du mot
 tu me prends au collet comme un lièvre
 et supplante la fascination du délire
 clocher au musée de mes entrailles
 le vertige me prend à battre de l'aile brisée
 l'Albatros des orages piétine gauchement

L'autre liberté me prend au ventre comme un appendice
 gavé de toutes les drogues du monde
 autant d'idées que de malaises à aimer

me vivre et m'écrire sont d'incessants labeurs
tout éparpillés et tant d'antennes que rien n'absout
les barbelés des errances
ces tableaux incubes du souvenir lectures
grugeant les temps éclatés sur les murs de cette chapelle
ta chambre
où l'unicité s'étiole au lapsus des chairs
des cris rauques de l'ange à l'aube nuits coupantes
de quoi me faire croire au plaisir et le transfigurer
aurore d'épines rouges à mon être d'absence

Ce lit défait de ton corps qui se rêve vierge
alors que l'outrage des hiers me décapite
dans l'aine des premières neiges je glousse mon sang
tête coupée sur le banc de neige près du hangar
S.O.S.

l'assaut des peurs m'étrangle
pour couper tout respir
et la foule des souvenirs tués a des dents

Camion d'air pur à l'ozone du soleil
je mets mes chairs à contribution pour l'orage de l'âme
je brûle
j'efface le ligneux de ma surface du globe
schizophrénie en petits atomes altiers
rongés de tombeaux acides
la confiance rêve de m'habiter merci

pourboire d'anges pourpres
 des seins poussent comme une souffrance
 je retiens ton sang du seul fait de te croire amante
 quelque part un mois de retard dans le Verbe
 quelques pores en émoi
 le ressort du cri empesté de ses gaz et tempête

L'Abyssinie ne tisse pas ma négritude
 j'ai quelques errances à rebours qui crèvent mes eaux
 comme tous les abandons
 je crains ferme la cachotterie du discours trop harmonieux
 et l'étrange qui glisse sur ma peau
 j'ai dactylographié tous mes silences
 ils ne tiennent qu'à un fil
 l'ancre est prisonnière des filets acides
 contrôler la neige pour tuer le poison

Campbellton au dernier rivage des Indiens
 dernière défaite des « syphilisations »
 dans ce restaurant je baigne d'indifférence
 les yeux sont des tremplins à miramances déjà
 tu m'abandonnes de projet en travail d'enfantement
 maintenant je plonge dans les revers décousus
 de mes conscriptions internes
 ce n'est plus l'Histoire qui me cuit
 comme un Hiroshima mon amour

est au bout du tendre
le filet des petites vérités émaillées
de masques pleins de noeuds
la souffrance est de rigueur
ma fièvre est une drôle de chapelle

Je n'ose plus regarder ce que mes antennes multiplient
la cablovision du coeur me mène au désert
toutes les neiges acides à la ligne des aveux
pourquoi ces cent questions
comme la ponctuation rude de mes sentiers sans asphalte
jungles comme au plexus de toutes mes Patagonies
sans refrain

J'ai misé sur la fable et le mythe
la légende en vidéo-clip sur tes effervescences émérites
je nage dans tes alcools dans le transsibérien
tu es pénétrée d'un autre monde que le mien
et je le fuis
cette présence indéfinie ne mérite pas mon amour
les tiroirs fermés à clé
tes souvenirs lapsus s'évaporent sous mon nez
et l'hésitation du regard trahit
ce que tu ne comprends pas de toi-même
façon sublime de tromper l'absence éclatée

Je porte cette croix
à différencier mes démons internes
des réels enfouis millénaires ou mensuels
dans l'idéalisation cristallisée des autres
j'attends ton Verbe à tout me dire

La ville a cette même longitude qui danse
dans la nuit à glaner tous les secrets
courbe hébétude de la mesure
je glisse sur le méridien
l'axe du monde
ce fer à croiser chauffé à blanc des mirages
je croise le faire avec le dire
et j'encense l'ombre

Je serai à regret clair-obscur
d'une préparation à la guerre déguisée
O projet de civilisation

Toute folie s'explode
le gel fait éclater l'encre
qui crispe la ciguë
la grandeur des aubes à raconter les rêves de demi-sommeil
tu fais crier mes peurs jouissantes
aux temps linéaires

VOIE BLANCHE

Avoir / être de quoi saper l'abus de pouvoir dont l'obtus se fait obus [...]. Si on ne se damne que par erreur, par ignorance ou par jeu, il n'y a donc d'enfer que provisoire ! Rien que les cercles du purgatoire.

Claire Lejeune, l'Œil de la lettre, p.17 et 19.

Des rosées de pluie blanche métamorphose
je te cherche encore
et tu reposes ma main sur ta hanche
le sentier mûri des absences s'écroule fusion
les routes sont blanches et tes yeux me secouent
l'hiver me prend dans ses bras

Un camion orange chargé verdâtre
lumière qui surgit des embruns ouatés clignote
mon livre à côté demande à me lire
dans ses pertes de mémoire

C'est dimanche à peine comme tous les jours
PEOPLES rouge le clocher telle cette fusée
enracinée dans nos têtes
édifice à balcons bleus assoyez-vous donc
près des fenêtres pour voir les lampadaires immobiles
ces goélands fétiches suspendus à leurs espoirs de lumière
lave-auto lettres blanches taxi

ma fumée s'époumonne noire et bleue
il ne fait tempête nulle part
dans tes yeux peut-être
suis-je si inhabitable

Des clients on dirait des frères pour l'instant
attablés à l'habitude des soeurs
qui servent anachroniques et le gérant patriarcal
qui jauge les entrées et les sorties
qui juge aveugle quelques lignes d'encre
au mépris des drogues sans croyance
celle qui se porte d'elle-même dans son mensonge
à l'envers comme une brisure

Les miroirs de buée tracent eux aussi
leurs lettres de noblesse
je me surprends à mieux y respirer
je nuance et mes yeux se posent sur l'hélice
qui tourne à la parodie
cette atmosphère américano-tahitienne
comme s'il faisait trop chaud
dans cet étrange anonymat de plastique brun

Suis-je donc si inhabitable avec les yeux du mauvais moment
cette tension qui se dénoue sous les côtes
à mesure que l'encre et le respir
à chercher les relâchements dans le silence
ta peau était fermée déjà fatiguée sans doute
de m'attendre un seul moment

L'armoirie des mirages
peut-être est-elle ouverte
aux vagabondages des rites de grand chemin
je me retrouve seul
pour rêver de plein fouet
toutes ces chutes de neige et de reins

les pieds dans l'acide
des heures

PAR LA FENÊTRE

Dans le poème blanc des yeux de nuit creuse
 crispent les nerfs de l'abandon sur l'asphalte
 le duvet acide jusqu'à mon ventre
 mes cris

Aigrie la peine de l'encre comme par hasard
 l'aube crispe ses caillots de lune
 ruche de sang
 l'arme altière éclate la fête

Nous revenons au temps des divisions

Cette même fenêtre ici qui me regarde
 ce même clocher d'ombre et d'ambroisie
 ces mêmes multinationales du sens
 vos bras complets et la tendresse des questions

Mes cris sont l'espoir du silence
 ventre acide cœur farci
 veille
 sommeil qui gicle l'ailleurs et nos rêves d'escaliers
 prêts à franchir le garde-fou

Des aubes d'ébène au bois rugueux
 mal équarri de mon désir
 signent le poème blanc et ses taches de sang
 l'étang flasque le ventre
 ma grande tumeur d'être

Le café pour noyer le blanc acide
 ce virginal accident d'aimer
 ces mêmes multinationales du sens
 me chiffrent me jaugent me déchiffrent
 funambulent un moment
 avant que la nuit ne creuse son regard rougi

Je m'expose ici au théorème le plus gris
 des iris de circonstance et des auras du mépris
 mal comme à la rive d'un fleuve
 le courant du désir m'écorche m'éandre
 me conspire sur les galets pointus acérés
 cliquetis spectral de l'attente

RIEN Remous

Sangles sous la peau s'efforcent de dénouer les sangsues
de la parole fakir de l'instant
désinstallé de son mirage privé consenti
grevé d'étoiles acides

Ce grand trou noir
ce JE superflu
cette fiction qui s'échine à regarder blanc
cette nuit d'horreurs déficientes
ces globes visqueux
ces globules d'encre rongés d'ostensoirs nucléaires
ce grand trou de lumière crue

Rouges blancs et noirs
multinationales des doutes
sangsues de mes attentes
routes natales
caillots du bout du monde

Une marée évasive au creux des épaules
ce même camion orange et sa charge verte
il est une semaine plus tard dans le projet du dire
les dagues du silence s'aiguisent à ma rage
ma tête recense ses spasmes d'émerveillement
engorgés dans la lecture masquée des nuances

A côté quelques autruches grincent
grugent le sable gluant de leur bonheur
de plastique chaud
le hockey est fini à la télévision
les nègres de salon dérivent apathiques
vers la banlieue anonyme du samedi soir

Le tiers que j'exclus
toi qui m'attends
et moi qui m'aveugle

FLAMMES BLANCHES

La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
s'étaient à sa proue au soleil excessif.
Émile Nelligan, Poèmes choisis, p. 32.

Me sont venus les cris jusqu'au bord de l'ire. Ma main pétrissait ta chair. Tu avais les yeux à l'autre bout de l'ombre et tu devenais ronde comme une coque de navire. Tu chavirais. Je ne sais trop de quel désir sera ma vie demain.

Un homme cherche pour son livre l'espoir du tendre. Il a vu le blanc tout seul à sa neige de cristal. Il a bu la cyprine comme un vin et conversé avec sa langue entre ces phonèmes étrangers au goût de sel.

Il n'avait pas cru pouvoir effacer toutes les traces, celles qui rôdent sournoises dans les diableries de papillons. Elles avaient un goût d'interprétation dans la gorge. Une glaire et le chant qui se gravait dans ma mémoire. Étrange errance sur ton corps. Bulles éclatées dans le cerveau comme si un lien télépathique s'alliait aux ornements des hanches. Monter jusqu'à ton cou et palper tes trapèzes, ces Rodin rendus à leur chair d'origine.

Voilà que le blanc cligne de l'oeil et s'amoncelle. Je t'aime et ne puis désirer fuir... Ne puis même plus me cacher à moi-même ces méats cosmogoniques de beauté et de laideur, de vie et de mort, au centre lucide et lumineux d'une résurrection.

Le blanc. Le blanc. Le blanc. Je l'ai connu, bu, marché, SEUL, aujourd'hui, mais sous ton drap je jouais à l'attente joyeuse et au mystère: petite école de petits touchers et d'éclatements soudains.

Sauras-tu la tendresse dont j'aurai besoin quand mes lèvres parleront à tes lèvres, quand je chercherai à dire au plus secret les abandons suintant les algues et les pas perdus entre les marées de glace ?

Sauras-tu, mon amour, lacérer le silence arrondi comme des chairs qui s'égorgent ?

Brûler le temps, le tendre tant attendu et tes yeux dans mes cornues, les désirs éclatés qui ne savent plus où donner de l'espoir tellement tout roule trop vite sous tes hanches, tellement tu te crois femme et moi autre. Les mots ont désiré chercher au-delà des ombres et des chairs tristes.

Les chairs écriront-elles désormais, le dos tourné à la lumière, toutes ces missives liquides à la rage des tempêtes. Je te regarde seulement tenter d'unifier tes pôles. Mes mains pétrissent quelqu'une qui repart espérant que je la suive, jusque dans le blanc, le blanc, le blanc, à bout de vertige, la neige et l'encre, jusqu'au chas des ombres.

Tu me voulais en toi pour quelques fleurs de givre noir. J'ai marché seul tout le blanc de cette journée. SEUL. Tu serais avec elle demain. Demain. En cette ville qui fait migrer jusqu'à nous ses souvenirs.

Pourtant ce café est seulement le sous-sol de mon abandon. Seulement le sous-sol. Mon labyrinthe est beaucoup plus grand, à perte d'Ariane dans les aléas des tombes. Mon amour doit se rêver dans la solitude.

Chaque pas vers toi est un constat évanescent de petites lueurs perdues en des esquisses altérisées. Ce qui me perd et m'éloigne, chaque pas dans le blanc. L'encre qui trace la neige du désir. Ton corps, ce signe de toi quelque part entre les pores. Ta réponse aux morsures tendres. Je te perds à chaque pas. Il faut bien vivre ce manège qui t'éclate avec d'autres silences, comme des lunes de miel dans des arbres fictifs aux musiques des entrains éperdus.

Les derniers clients roulent sous les tables d'émeraude. En t'attendant, j'écris quelques gouttes de cris. J'apprivoise cette peur étrange de perdre ce qui passe en moi sans m'appartenir. Je célèbre cette drôle de peine qui chasse ton désir en y laissant mes accords.

J'affirme la nuit du désir sous la blancheur des souvenirs. Du houblon plein la tête, déjà, du houblon dans ta gorge qui s'éteint à chaque gorgée d'encre. Le tapis se déroule à l'envers devant moi avec ses rails infinis et ses horizons perdus, concentriques. Finitude inassouvie, chaque fois que le temps glisse hors de son traîneau. D'un geste magnanime tu chasses de ton épaule cette soie, cette soif de murs agiles aux argiles qui enveloppaient ta chair.

Le mirage est au centre du monde avec ses gestes étincelants. Tout ce qui brille n'est pas hors de nous-mêmes.

Je t'en veux de la vaillance de cette fuite imperceptible, qu'avec ma seule peau chagrine je vois devenir une esquisse de départ, blanche comme un fléau. Dans la ouate des roses chevelues, pleurer, en ce lieu dépassé, en toute écriture qui refuse de rêver. Cyprines, ô nectar que je croyais enfin goûter vrai, ce rituel inscrit dans tout muscle de chair à femme.

Peut-être mes seules ombres viennent-elles écrire ces embryons de doute ? Le rêve perdra-t-il sa propre trace ? L'autre table me fournit le tabac et les phrases. L'errance automatique emballe des pensées pour ne plus se reconnaître dans ces étranges morsures au ventre de l'espoir. Des abîmes acides. Les cris même ont perdu leur pureté sous cette jupe d'encens éclatée pour irradier les terres sèches au centre des chairs.

Choisis-moi, reste ici, pour mesurer l'étendue du blanc aux quatre temps de l'étrange, ces fruits d'enfance qu'on croque dans l'amer sans connaître encore le bleu salivé des couleuvres. Mourir se signe d'aimer, ligne après ligne, de la neige jusqu'à mon cerveau, pour consacrer le désir qui vient de tous nos bouts du monde.

Les mots, ces creusets pour consommer l'alchimie.

L'étain m'allume à l'envers aujourd'hui.

D'ENCRE

Me suicider partout et sans relâche, c'est là ma mission.
 Hubert Aquin, Prochain épisode, p.25.

Celui qui parfois brûle l'espace amoureux
 avec sa mort
 galbant de l'oeil ces anges
 accrochés aux mauves amertumes du blanc inventé
 éventré jusque dans les gerçures de l'ombre
 mot à mot
 au noeud des heures s'accroît l'étrange
 à nager dans le labyrinthe
 plexus de la folie

Les pères symboliques et réels
 lui ont sucé tous ses beaux matins
 noirs et blancs à rêver de celle qui rêverait
 le désespoir avec lui
 pour l'éclater
 il retourne à l'école du masque
 du ventre du tendre

A saisir les plus beaux édredons pour t'en faire un collier
l'écolier répand son baume moiré sur tes hanches
pour t'aimer paysan

Les lampadaires goélants éclairent sa nuit d'encre

Celui qui à l'ombre d'une dette contractée
envers la vie donnée vibre au hasard par nécessité
du devoir utérino-religieux
se crée palimpseste de ses propres désirs
le double standard des catastrophes aigre-douces
décédant l'amour de folle inquiète

Lui n'est pas au bout de ses naissances
à danser d'encre morte
à glaner des nuits blanches

III

CORPS OUVERTS

Nous parlons d'un vaste corps dispersé. Comment figurer le lieu, comment y circuler ?[...] J'apprends à nommer cette attirance extrême qui nous engage et nous inscrit dans le travail des matières.
Lise Fontaine, États du lieu, p.49.

VOILE

Jalousie de la voix qui émeut et se répand
de l'autre côté du tableau

Que lire de ce retour cheveux mouillés parfum de pomme
fleur et goût d'alcool
le débordement d'une liberté souffle sur l'étreinte
tes yeux branchent sur l'infini des mots qui s'endorment
timides tension et magie du désir

Lèvres mordre respir
la neige tombe entendue dans le souffle l'haleine
tendresse humide au visage fondante

L'hiver se love dans son papier tendre
de grosses tranches de rêve étalées
dans le bleu des draps fluides
cette grande tendresse pour mes diables comment l'oublier
ce soir-là
cette grande tendresse qui oubliait sa peine pour m'entendre
alors que le mur vierge crispait sa verge d'ombres
sur nos fronts

En ce lendemain de chaleur ovoïde
souffrait-elle pour deux en ses lunes de sang
le courage des solitudes qui se regardent
et la muselière des cris qui tendent leurs perches

Alors viens
et si c'est encore le silence
nous partirons sans voile sans voix
à la gorge des nuitées
nous roses épousées
formons une nouvelle galaxie

MINUIT

Fais qu'elle soit belle
ma nuit commence

Ta porte sera-t-elle
ouverte

Quand minuit d'ongle
et l'ombre sur la clé

Tu gicleras d'étincelles

CORPS OUVERTS

C'est seulement dans l'intimité avec un autre corps
que j'ai le courage de reviser les archives de mon
esprit.

Yolande Villemaire, la Constellation du Cygne, p. 143.

Corps ouverts

une sorte de spasme du regard au cerveau

corps embrassés

à l'oeil de toutes les langues

herbes de couchant jouant à boucler le triangle

Un souligné plaine ronde

ma main quitte l'autre page

pourtant un moment distancée pour naître à l'autre

plaisir tout aussi liquide

qui aime tout autant qui cherche tout autant

le mot du corps

accordé au rythme du souffle

un vent curieux dans un voile translucide

à briser les *musts* de toutes les lunes de miel

mièvres

à tout perdre qui se reconnaît indivisible

dans la symbiose

qui cherchent aussi mes yeux ces perles heureuses

quête de pensée autre comme au miroir

et à ta différence neuve

Corps ouverts

spirale au cerveau à tous points florales

quand l'aube bruine

langue étrangère si perméable au rêve

quand il scande Spartiate dans son petit goulag à rêver blanc

sur encre bleue

my dear love

une sorte de spasme blanc

à la négritude des éphémérides amoureuses

corps embrassés

à l'oeil de toutes les langues

ces roses jusqu'aux ombres des pores

chairs à parler nu au respir dépouillé des anges

bouches à clin d'oeil fluide

pulpe boréale

herbes de couchant jouant à boucler le triangle

Regard buvant les lèvres de l'émerveillement

il semble qu'elle vienne des petites étoiles éclatées

dans sa peau pour de nouvelles cosmogonies

les mains qui griffent des caresses

pour en redemander tendre et remerciée

homme à femme

comme ou

dieu à déesse

qui ne demandent qu'à naître pleines libres et lumière
 qui ne demandent au lacté du soir
 à cette luminosité poudreuse
 l'une d'hiver
 l'autre des sources et des canyons à chaudes coulées
 et remercié
 de femme à homme
 en gelées sucrées à marées salines framboise
 salive parfum mystère
 embruns valsés que les tangos attendent
 la douce musique du désir
 la douce violence qui épelle ses hautes notes encore sauvages

Corps ouverts

 un souligné palme ronde du cœur
 plaine ronde d'où le cœur jase
 ses diastoles de prémonition
 il demande toute la place pour se prolonger
 elle demande ce qu'il croit entendre attendre
 pour un désir d'enfant
 elle recommencée demain au karma des gravures
 ma main quitte l'autre page

Corps ouverts

spasmes en mutation dans les pôles
aux dernières gourmandises à raffiner les questions
une ponctuation de petites morsures et de cycles poreux
qui vrillent jusque dans les os

Diogène perd tous ses cheveux blancs
pour retourner à la caverne des phosphorescences

my dear love

une ponctuation de petites gerçures à quelque coin rond
dans les replis roses
foetus à graver dans sa mouvance rêvée
amarrer cet éol de plaisir *cafe con leche*
à l'esprit du silence
rond et chaud

Corps ouverts

corps embrassés longitude
ordonnée en contrepartie des cicatrices
qui fondent en une huile onctueuse
sur les jets d'absolu à l'éclair de tes yeux
à l'oeil de toutes les langues
dans les langes à sécher
à la recherche de l'éclatement
Greenwich à voyager nu dans ton centre du monde
ronde éternité

pour renaître au moment distancié
à la fusion du plaisir de toutes les pages

ton ventre

Coeurs ouverts
de longitude blanche
coeurs embrassés
à l'âme qui s'invente
goûte aux lèvres stellaires
qui chercheraient la rondeur des ombres
et ce qui vient du dedans correspondre
à tous les gestes

jusqu'aux voyelles

du baiser
du baiser

pour se suspendre agile

à tous les bouts du monde

TRISTE

Triste triste triste
 grise se crispe triste se grise
 ils sont devenus amants
 c'était l'âge de recommencer

L'ouvrage de naître
 est sans étoiles
 grises se crispent se grisent tristes
 tes yeux parfois c'est certain

L'amour est-il une attraction
 où l'explosion de mondes
 tristes gris tristes
 qui cherchent à se manger
 pour la croissance du vide

POURTANT

J'ai pour projet
 la plus belle femme
 du monde

Une rage
 et de l'encens
 une paix
 et de l'offrande

J'ai pour projet
 de dire
 je t'aime

ÉTAIT-CE BIEN L'AMOUR ?

Ce soir, je m'ennuie blanche, m'ennuie de sang bulbeux au serein de l'attente, ma nuit de regrets à t'éventrer d'espoir, il fait hiver, dimanche, blanc et tendre.

Ce soir je ressens ce creux de ma vie à l'écorce des chairs mutantes pour grandir mes diables mais diable que l'aube est longue et l'accouchement ventre ouvert s'insinue dans mes nuages. Le bar est plein, la lune est reine; mon désir de beauté coule dans le bruit qu'on dit musique et tes caresses... Voilà que s'enchaîne la torpeur des paroles au noeud coulant des soumissions.

Je n'abandonne pas le rêve du Tendre. Toujours la neige comme un Verbe d'encens parle dans le décor mauve et je t'attends.

A me fixer dans l'arcade du secret et le givre s'insinue dans mes croassements sylvicoles. L'aube nettoie ses cris hiéroglyphes. L'erreur de trop se dire. Les hier asséchés suintent. La confiance n'a pas de calendrier.

La nuance a ses épines. Je vis l'amour à l'envers au précipice de créer. Crier. Mon amour.

Trop se répète à te rêver de nuances
Ton corps fait des blancs à glisser dans mes os

Mon pauvre amour qui m'aime
et se grave dans la neige
le temps
nous braise

Est-ce bien l'amour
ou la peur
d'être seuls

Je dis non à toutes les absences

SYNTHESE

Pur mot lâché lynché d'avance verbe au vécu
le kaléidoscope de tes souvenirs à peine effleurés
la mémoire accordéon aux rideaux translucides
vestale
synthèse des cris où chaque dire mot à mot tisse l'étain
pour que le miroir

Impure mouvance de la critique
si je regarde par la lucarne du geste
verve conjuguée à tous les imparfaits du monde
vierge qui vient s'incarner dans mes os
dans l'ancre des fantasmes

je flotte dans ses eaux

L'ATTENTE

Des encens s'étalent ovoïdes
dans ma blessure alignée d'iris

Ma nuit même se met en abyme pour le jeu de mourir

J'ai trop tremblé à nous voir décroître

Autant dire redire l'insomnie du coeur
autant de fois qu'il faudra
autant de fois

Je te propose un tout autre transsibérien
ma petite géhenne d'offrandes
je n'aime plus que la meurtrissure
et ton inquiétude

Voile comme l'encre
l'encens
l'encre se voile

l'émiettement creusé de hanches

Tu ne sembles pas courir après mon enfantement
aile ailleurs
que dans tes nerfs

Tu n'apprendras jamais
le désir coule de l'eau au cou de ton plaisir
couche de ta chair
qui n'attend jamais rien
mais toujours bouche ouverte

L'ATTENTE ME VOMIT

DERNIERS JOURS

Ombres en parenthèse
quand le sexe oblitéré fermait la porte
de l'ange chœur d'orage
il fait froid l'hier *l'amor* s'enlise
et nous avons peur de la profanation
le cœur en moissons torrides
le regard vibrant des antres magiques

Des colosses fissurés jouaient des airs de mort
dans les vents brûlants du désert

Ton corps est-il devenu illisible
ou est-ce le miroir rouillé qui te lit à l'envers

Il fait froid il fait aussi noir là-bas
que dans mes cauchemars
le monde a éclaté tous ses réverbères
et ma révolte se paralyse de meurtrissures

DÉSERT

Les aubes nous ont recueillis
viennent après les errances du mystère
que j'en tremble pour le vide des présences désertées
nous nous amarrons à tous les cris du monde

Les couteaux crachent l'ombre
il n'y a qu'un pas du hibou au réveil
les muselières ont tranché dans les prix

TANT PIS

Tant pis si la mer morte
tant pis si l'oiseau
tant pis tant pis pour le miroitement des tableaux

J'ai regret de tendre le poing
de dénouer les lignes de la main
comme des aiguilles
au clocher du poignet

FRAGMENTS

Comme rose trémière elle me disait
que ce printemps-ci la connaissait vierge
O tentative désespérée pour couvrir tes légendes

Seulement la nuit maintenant
je plongerai dans ce puits
j'ai muré tous mes restes
pour ne pas m'assommer de trop haut
je basculerai plutôt vers le fouillis de ma cime
ton apprivoisement redescend et la luxure de la séduction

En tout méandre et doux crispé
j'ai invité à dépasser la séduction
tu restes accrochée ruisselante
au contour de mes lettres lèvres
mais

Je suis l'autre à savoir celui qui partage à demi
l'ère mystique et sexe dans l'oeil je le crève
car présente tu te caches dans les langages frais
d'une harmonie inédite
nos amances dureront
le temps de l'ombre à l'hiver
je m'accroche moi à l'hégémonie du secret

Je suis l'autre de ma foi
et j'attente à mon rêve
maintenant profondément triste
de ta mémoire de rien

L'espace est cassé comme l'espoir

Des givres d'étoiles pourpres rougissent les yeux

J'ai demandé que le nous sorte du nid et s'ébatte
il s'y enfonce de plus en plus
je foncerai dans les lignes du boulevard à tout craindre
sur le goéland lampadaire

Je ne vois d'ici que le soupir de l'ange onirique
l'angle la sangle
murmure la cafétéria de l'université
tu me fais une peine si grande à me confondre
au préfabriqué de l'amour

L'ombre elle-même saigne
segment de tes fuites en dedans
ton regard à naître pour nous
flotte sur l'oeil du discours

Aucune parole ne m'éclate maintenant sinon ne m'implose

Nos ignorances soufflent dans les blés mûrs de tes cheveux
je perds là toute trace de ton sang ta peau en transe lucide
et ma peine sur un banc d'école en toute maturité de dire
trop plein d'encre au ventre je cingle la prolepse des chairs
sur le retard des enfances je me crispe d'évidences tuées
au quelconque langage à m'amuser dedans je continuerai
jusqu'au vent aigre qui souffle trop fort pour me basculer dans
la marée
le sel
au tremplin
des aigles

Ta voix s'est perdue

le matin suivant les épousailles

Voici quelques nuitées pour écarter nos murs

poème

comme

hémorragie

Nous sommes quitte de toute dette en ce sens que nous nous devons
tout ce qui _ l'un sans l'autre _ nous serait resté inaccessible.
Claire Lejeune, l'Œil de la lettre, p.34.

Je rêve
d'une lettre
qui mange l'oeil
dans le plus petit livre

Yianney Gallant, texte publié (et primé!) par
la Bonante, Chicoutimi, 1989, p.19.

LETTRE À CLAIRE LEJEUNE

Si j'éprouve le besoin de théoriser cette vérité pratique, c'est plus à ton intention - à notre santé - qu'à la mienne, à l'intention de cet entendement féminin qui, n'étant pas en toi organiquement pourvu, ne peut comprendre ces choses du sein que médiatisées par une langue susceptible de lui parler en termes fonctionnels. Claire Lejeune, l'Œil de la lettre, p.118.

Se pourrait-il que le coup de foudre contienne déjà la peine d'amour ?

PRÉ-TEXTE 1

COURAGE ET LIMITES D'UNE ÉCRITURE AUTOMATIQUE

Longtemps j'ai fui l'idée même d'une oeuvre, tout en m'enlisant dans l'expression automatique. Cette fugue permanente se fondait sur une volonté d'éclater toute structure cohérente et d'atteindre, aux confins de la subjectivité, ce pays imaginaire où la gratuité dominerait les fantômes démagogiques de la méritocratie. Cette gratuité ouvrirait à une totalité extatique, résultat du vacuum produit par cette explosion volcanique vers le dehors. Médiation des mots sur le papier. Chemin de fer souterrain entre la négritude du silence ou de la parole utilitaire, et l'aveu brut d'une existence qui ne comptait que par cet état de grâce affilié à la dérive quasi infinie des signifiants portés comme à bout de bras jusque sur la page.

Recherche et efforts quotidiens de ne rien raconter, et pourtant désir de maintenir un flux autoréflexif initiant à une sorte d'impersonnalité spirituelle qui abolirait le mensonge à force de vouloir tout dire sans souci d'architecture littéraire. Mais cette pulsion de dire l'intime, dans son mouvement même, ne peut que favoriser la prise de conscience du frottement linguistique, de ses effets de réel sur le texte, plus encore que sur l'esprit qui tenterait de s'y loger... Frottement, parce qu'il en était attendu, par tentative de dépasser Breton (rien de moins) dans sa pratique d'écriture automatique, quelque chose de brut, directement issu de l'inconscient.

Or cette transmission directe s'avère impossible. D'autant plus que l'inconscient n'est pas un objet ou un espace où dorment pré-enregistrées les données motivantes et pures de l'expression, mais le lieu privilégié du langage. Lieu du langage, lieu de la rature, l'inconscient fascine l'écrivain; lieu de la transcendance, deviendrait-il un leurre ?

Frottement, parce qu'il y a ce ralentissement du tumulte par le simple geste physique d'écrire: une amnésie vacillante esquisse des ponts se démaillant sous la pression de l'indicible. Frottement, parce que le décor et les contextes s'écrivent aussi, fusionnés à l'ego du langage, mémoire et style enchevêtrés.

Ces lieux du jet automatique (endroits publics, cafés, etc...) agissent à la fois comme accélérateur d'énergie expressive et comme limitation: subtile censure sociale liée à l'intimité du geste d'écrire. Son caractère déplacé dans un milieu créé pour actualiser son contraire, c'est-à-dire la consommation rapide d'un repas pris à deux si possible (être seul dans un endroit public, quelle guigne !), marque au front les Caïns de la fainéantise et du scribrouillage, les deux se synonymisant par symbiose. La solitude foule délibérément le tabou de l'exhibitionnisme. L'institution du tête-à-tête est défiée voire violée dans tout ce qu'elle couve de préjugés implicites. Ici, on peut dire que les regards murmurent dans mes oreilles. Surtout que ce soliloque met quotidiennement en scène l'écriture, cette tare qu'il convient de ne pas rater, qu'il ne convient d'afficher qu'une fois le livre

relié et primé, comme s'il s'agissait d'un type de défécation tout à fait inadmissible et pervers. Alors, frottement il y a !

Que vous défonciez la petite zone tuffeuse de l'inconscient jusqu'à la monosyllabe (le grognement onomatopique de Gauvreau), rien n'y fait. La moindre démarche analytique, appliquée aux générateurs textuels, suffit à déjouer le tour que l'on se mystifie à soi-même. Intertextualité, consciente ou non, oblige. On ne peut accoucher d'une parole qu'à travers les perspectives formelles dont on est tributaire. A la longue, le défilement verbal et logorrhéen crée un engorgement au lieu d'une catharsis. Il arrive à si bien se connaître qu'il travaille des formes solides qui synthétisent ou purgent son << vécu >>; mais son système ludique de lecture/écriture anéantit l'oeuvre en une sorte de spirale avalante. L'espace du cri se structure en rituel, et le sacré que l'on appelle traduit un profond désir d'absolu langagier, donc de culture. Plusieurs saisons à répéter ces gestes sorciers arriment à une tâche née de l'autocaricature et de l'ennui. L'aveu dit authentique, même face à soi, ne parvient qu'au dédoublement spéculaire, avec ceci de sisyphéen que plus rien ne bouge et que l'émotion, jamais vraiment nue, s'est transmutée en geste culturel, l'écriture.

Voilà une toile qui tue l'araignée à force de ne plus vouloir attraper de mouches: << Je te prends dans mon filet d'encre / ma toile insecte infecte Pénélope du sens ² >> , formulai-je lors d'une expérience qui se retourna contre elle-même. Pénélope est celle qui tisse signifié et signifiante malgré elle.

Mais l'aventurier narrateur se trouve pris au piège. Tout dire finit par ne plus vouloir rien dire et débouche sur un constat plutôt dramatique: l'échec du spontané. L'attente implicite de la trouvaille, jaillie dit-on de l'inconscient, n'aboutit qu'à un fouillis inimaginable, une dégratification de ce que pourrait apporter l'expurgation massive, la décontamination de l'eau du bain qui constitue justement le véritable retour sur soi qu'appelait l'écriture scripto-thérapeutique.

Claire LEJEUNE
 Résidence Le lumaçon
 Chaus. du Roeux, 289
 Boîte 722
 MONS

Le 25. 4. 89

Cher Vianney,

Je vous ai vu, écouté, parlé, répondu. Je vous ai lu. Qu'est-ce que ça me dit ? Manifestement, vous ne vous trouvez pas sur mon chemin par hasard. « Je veux profiter de votre expérience pour mettre de l'ordre dans mes perceptions automatiques... ».

Je (me) suis une Ariane et mon écriture n'intéresse que ceux et celles qui cherchent non seulement le fil de leur pensée mais le lieu de la bobine au fond de leur mémoire. En somme, **A l'ombre l'hiver** serait une **toison** (une foison d'images) que vous cherchez maintenant à **filer** (filature dans tous les sens du terme) pour « l'ouvrir à l'idée d'une oeuvre », en l'occurrence, un MÉMOIRE qui serait prétexte à texte autoanalytique, celui-ci, toujours sur le métier (Pénélope?), faisant fonction d'interface entre l'écriture automatique et l'oeuvre à venir. Interface: lieu de (se) travailler pour (se) comprendre, pour pouvoir se survenir.

Je n'ai jamais pratiqué l'écriture automatique, sinon très occasionnellement dans un café, un restaurant, comme vous en parlez, sous le coup du cafard ou de l'euphorie, et c'est vrai qu'il en sortait toujours des choses étonnantes. L'expérience poétique que j'ai faite en 1960 m'a précipitée en trois semaines dans le tréfonds de mon inconscient. Je m'y déplaçais comme en plein jour. Je n'avais pas à ramener ma pêche pour la travailler en surface, j'étais une « penseuse de fond ». Mais votre projet me fait prendre conscience en ce

moment du peu d'attention que j'ai toujours porté à l'écriture automatique des surréalistes comme telle. Ce pêches miraculeuses n'ont d'intérêt que si elles sont matière à réflexion, matière à se connaître soi-même, c'est-à-dire matière à génération du NOUS qui subvertisse de toute part l'ON qui nous empêche.

Votre matière est d'une richesse exceptionnelle, et vos réseaux d'images sont déjà porteur de l'oeuvre. Cette longue gestation ne fut pas vaine. C'est un très beau corpus qui me touche beaucoup plus que la plupart des textes automatiques surréalistes connus où j'ai le sentiment que la révolution mentale est vouée à l'échec du seul fait que le féminin y demeure objet du masculin. Il n'est pas appelé à se dire, il est dit. Ces textes-là n'ont pas d'oreille pour le sujet féminin. Je pense à cette phrase de Breton dans un manifeste: *Puis l'essentiel n'est-il pas que nous soyons nos maîtres, et les maîtres des femmes, de l'amour, aussi.* Ceci dit, il y a dans ces manifestes du masculin qui n'avait jamais été dit, du masculin qui se livre et dont le sujet féminin peut faire son miel.

Votre langue à vous, je la sens être aussi plus qu'une écoute, une demande, un appel de votre féminité à la virilité des femmes. Il me semble que votre texte autoanalytique devrait être le lieu de votre métamorphose psychique, le lieu où vous allez sortir du triangle patriarcal, comme d'une chrysalide, pour passer dans la quadrature dynamique du je et de l'autre que vous êtes. Je crois que vous ne vous trompez pas en vous laissant questionner par une pensée de femme - la mienne en l'occurrence - plutôt qu'en vous référant dans cette part de votre travail à une écriture masculine ou aux thèses de

Freud et de Lacan. Mais qu'en penseront vos « juges » à l'Université ? N'y a-t-il pas là pour vous un risque de rencontrer une certaine surdité ?

Quoi qu'il en soit, je suis disposée à réagir à votre texte, à vous en écrire dès que vous m'en enverrez la première version. Je pense aussi qu'il serait fécond que je vous envoie, dans la mesure où l'avancement de votre travail le demandera, des extraits de mon livre en cours qui s'intitulera le Livre de la soeur. S'il vous manque de mes livres parus en Belgique, dites-le moi, je vous les enverrai.

Pour ce qui est de ma venue à RIMOUSKI, nous avons tout le temps d'y penser. Si quelque possibilité se dessine, faites-m'en part. Merci, en tout cas, d'avance, de votre hospitalité. N'hésitez pas à m'écrire, il se peut que je tarde un peu à vous répondre quand le temps me manque, mais je vous répondrai.

J'espère que Claudie a reçu ma lettre. Dites-lui qu'elle ne se fasse aucun souci pour ce projet d'exposition, qu'elle le laisse mûrir à l'aise, qu'elle fasse tranquillement son enfant.

J'ai reçu le numéro de la revue ARCADE (4903, rue Coolbrook, Montréal, H3X 2K8) qui me consacre un dossier: textes et photographismes. C'est bien fait.

Maintenant, je vais répondre à la lettre de Jacques DUBE. Dites-lui que j'y pense.

Avec mon amitié, Claire

Bonjour Claire,

Tout cela ne tient qu'à un fil, Ariane est au téléphone, et j'ai décidé que ma réflexion s'adresserait à vous, s'inspirerait même de vous. Avril. Alors, pendant les semaines qui vont suivre je vais lire Claire Lejeune et lui écrire. Elle connaît le labyrinthe et en ratisse les corridors pour y graver des mots qui ne sont pas que des miettes de pain mais des pierres hiéroglyphes moulées à une pensée de fond.

Dans mon propre labyrinthe, je m'étais enfoui sous le même discours dans lequel (duquel?) je m'étais enfui. En sortir en me réalisant dans une oeuvre ? Voyons voir !

Le temps m'a donné de rencontrer une femme pour m'aimer, me penser, nous reproduire et nous rêver à l'envers et à l'endroit dans le palindrome des jumeaux in-différents, ir-référents. Pour jouer à deux, donc à quatre, à ce théâtre incertain des masques et des authenticités, des fautes et des épreuves. Et cela se raconte, en fragments autobiographiques, dans **A l'ombre l'hiver**, recueil que vous avez lu et auquel j'ai apporté d'autres corrections, suite aux commentaires de deux lecteurs, cela constituant l'étape de la lecture préalable à un envoi officiel du mémoire de maîtrise à un (une) lecteur (lectrice) externe, selon la pratique en vigueur à la Maîtrise en études littéraires à l'Université du Québec à Rimouski.

Je veux donc, par le filtre de cette lettre, illustrer un autre élément autobiographique et correspondre le plus rondement et intimement possible,

aux exigences de l'Université. Ce que je livre de ma démarche relève plus de la poïétique que de la poétique. Les contextes de production de mon travail et les coïncidences qui en émergent forment à eux seuls une vie-texte (sauvagement indissociable), déjà assez complexe sans que je m'inflige un jargon dont l'effet spéculaire ne porterait qu'un savoir et non un connaître ou une esquisse de chemin pour y arriver. En fait, je souhaite que cette réflexion sur ma démarche et sur ce recueil soit la première étape seulement d'un processus de conscientisation autoanalytique que je poursuivrais par la suite. Puisque vous êtes déjà ma lectrice, vous pouvez le devenir officiellement dans le cadre qui mène à l'obtention d'un diplôme universitaire. Vous êtes donc invitée à m'envoyer vos réactions sur le recueil lui-même autant que sur les fragments de lettres qui vous parviendront et qui seront susceptibles de tisser cette première étape vers l'autoanalyse. Le tout, le recueil revu et corrigé, et la lettre (40 pages environ), feront partie de ce qu'on appelle un mémoire (ou thèse) de maîtrise dit de création littéraire selon les exigences de la Maîtrise en études littéraires de l'Université du Québec à Rimouski.

Votre parole contient le paradigme de ma continuité. C'est l'interse~~x~~ion, selon votre graphie de ce mot, que j'attendais pour tirer de son aphasie celle que j'appelais ma « fiancée du dedans » et dont j'imaginai désespérément l'existence en 1981. Vous lire me met en état d'être assumant cet « hors d'état de nuire » qui bruit quand je me conceptualise sous l'Internationale formaliste tracée au-dessus de ma tête comme une épée de Damoclès. Mais voilà, l'épée s'est faite épi. Je voudrais vous faire part de ce qui, je crois, vous attendait dans ma vécriture. L'autographie bien sûr, sans méthode vraiment consciente. Mais aussi ces repères, Rimbaud, Baudelaire, Cendrars

et Aquin, qui traversent un récit morcelé mais autobiographique qui se dédouble en une lecture de biographies.

Voici l'exacte proposition de mémoire déposée au Comité de programme de la Maîtrise en études littéraires de l'UQAR, ce printemps dernier:

Nous ne pouvons vivre que dans l'entrouvert,
exactement sur la ligne hermétique de partage de
l'ombre et de la lumière.
René Char, cité par Pierre Guerre dans René Char,
p. 39.

A L'OMBRE L'HIVER

Entre un privé écrit en public, un amour vécu s'inscrivant malgré lui, filtré par des lectures biographiques, entre l'ésotérique et le littéraire, le langage cherche ce qui du tableau (collage pictural) et du texte doit survenir. La première neige coïncidant avec la première nuit en début de recueil - dans leur dualité de blanc et de noir, d'illumination et d'assombrissement -, cette *coïncidentia oppositorum* justifiera ce titre **A l'ombre l'hiver**, révélateur de ce qui sombre dans l'appel à la pureté et à l'effacement.

L'architecture du recueil résultera plus d'un réaménagement progressif d'une écriture automatiste que d'une volonté conceptuelle de générer *a priori* tel type d'oeuvre selon un schéma structurel prédéterminé. Il s'agit là d'un territoire d'écriture basé sur une quotidienneté. Une fois le quotidien brut, l'événementiel, ratifié de la diégèse, le récit biographique épuré se confondra parfois dans ses indices de lectures parallèles. L'analyse théorique qui

accompagne ce mémoire constituera la carte de ce territoire, donc une sorte de biographie au troisième degré. Je réfléchirai ma démarche à travers une lettre à Claire Lejeune, écrivaine belge et co-fondatrice des Cahiers internationaux de Symbolisme. D'un sillage relationnel à sa fusion en une écriture empreinte et souvent fondée sur des lectures de biographies, le commentaire puisera à son tour chez Riffaterre, Genette et Meschonnic les éléments langagiers susceptibles d'éclairer les phénomènes d'intertextualité et les relations entre signifiants dans l'oeuvre.

Ainsi, coincé entre la volonté de raconter le vécu amoureux et le désir de lecture-écriture, **A l'ombre l'hiver** met à jour un parcours qui couvre une saison, l'hiver, et un voyage relationnel, trajet vers l'autre réalisé en ses ramifications littéraires: « l'Invitation au Voyage » de Baudelaire, la Prose du transsibérien de Cendrars, l'ailleurs abyssinien de Rimbaud, l'attente d'Ulysse par Pénélope chez Homère. Même qu'en cours d'analyse on découvre des palimpsestes (inconscients pour l'auteur) prenant source dans « le Vaisseau d'or » de Nelligan, comme Riffaterre lisait, en certains textes dits automatiques de Breton, un intertexte hugolien.

OXYMORE ?

Lorsque nous nous sommes rencontrés la première fois, c'était le printemps belge alors que Claudie, Tristan et moi venions de quitter nos quelques arpents de neige chauffés à moins trente degrés Celsius. Je m'en voudrais de ne pas signaler tout de suite qu'il y avait un climat d'amitié dans votre accueil et non pas cette condescendance intellectuelle « dont la politesse agacée ne trompe pas l'extrême susceptibilité d'un langage naissant ³ ».

Je sais maintenant que nous nous reverrons à l'automne, en ce lieu mien de naissance métisse, cette fois dans l'ombre de l'hiver et de sa chape qui surdétermine nos désirs et nos empressements. C'est mon Invitation personnelle au voyage dans l'été amérindien au centre du feu. Je ne sais toutefois si vous assisterez (à) la naissance de notre fille Laurence.

« Je suis pourtant au seuil de la vie désirée
comme toi je cherche à structurer la folie
avide du grand oeuf de la vie dans les mots
ma tendre
t'attendre
jusqu'en septembre (p. 18) ».

Je voudrais inscrire ces trente pages/arpents juste sous votre fenêtre et croiser les pagées de clôture de nos champs en faisant une fête de chaque point d'interse~~x~~ion. En vous rencontrant en mars dernier, nous trois mettions l'hiver à l'ombre, l'insérions dans son double mortifère plus près de l'obscurcissement que de l'illumination. Nous enveloppions temporairement notre blancheur nivéale dans un linceul, tout aussi bien pour en assumer la

teneur spectrale, que pour en préserver la virginale représentation. Mais, faut-il en signaler l'évidence, l'ombre, naît aussi d'un dédoublement. L'ombre c'est le sombre de l'objet alimenté par la lumière sous le mode du spectre. L'hiver connote tout aussi bien le blanc que la saison morte et sa noirceur quasi permanente. Ces deux termes juxtaposés (ombre et hiver) riches chacun d'au moins deux signifiés réciproquement contradictoires s'interpellent et se joignent pour ne former qu'un seul dynamisme, « comme à dessein d'exprimer quelque chose d'ineffable ⁴ ». Ils préfigurent ce fameux X, illustrant « l'unicité quadrivoque du verbe soi ⁵ », et esquissent dans mon travail un écho à ce que vous décrivez comme la topologie de votre imaginaire.

L'hiver et son ombre

J'ai toujours été fasciné par le côté ombré de la ~~neige~~ et surpris par ailleurs qu'on en fasse assez univoquement le symbole de la blancheur et de la pureté. « Le blanc est de toutes les couleurs celle du secret, de ce qui ne peut se dire - il est l'absence de toute certitude, le signalement à l'âme de "quelque chose d'exceptionnel" et, pour ainsi dire, le pré-requis à l'hallucination, à ce qu'Ishmaël appelle le **totalelement immatériel**, l'**imagination pure** et, presque à regret, le **démonisme du monde** ⁶ ». Le ton augural de cette réflexion que Victor-Lévy Beaulieu emprunte à Melville me confirme la valeur ambiguë du blanc. Son caractère singulier et initiatique (en ce qu'il précède l'hallucination) favorise l'accession à l'imagination pure et à l'état poétique mais aussi le renversement dans son côté ombre; car cette couleur aspire à du noir pour signifier, points de repère contre l'aveuglement, et en même temps à l'excision de tout noir que serait

l'écriture totale ou l'absence d'écriture. Ne parle-t-on pas de la cécité des neiges ?

Au moment de faire un retour sur ce recueil, je ne peux m'empêcher de relever cette même dualité fondamentale dans mes textes. D'une part l'hiver assaisonne le désir, « se love dans son papier tendre (p.62) », embrasse en une hibernation de caresses et de douceur, assure une isolation de pureté contre les insulations de l'ombre: « Il fait hiver dimanche blanc et tendre (p.72) ». Tout est arrêté. Septième jour. La saison invoquée dans le titre, autant que dans le texte, ouvre un espace de méditation érotique, permet un plongeon dans ces « chutes de neige et de reins (p.51) ».

D'autre part ce pays intérieur traditionnel trace un « poème blanc (p.52) » avec ses lettres de même couleur. Ce blanc-seing est le lieu du secret qui fera accéder à une phase de divination. Le « tarot des heures tarot blanc (p.16) » tend à redonner au quotidien sa valeur absolue, imaginative et éclatée. « Le blanc. Le blanc. Le blanc. Je l'ai connu, bu, marché, SEUL, aujourd'hui (p.57) », répète avec obstination le texte. Invocation, incantation, exorcisme, triplification qui n'est pas sans rappeler la valeur d'adage attribuée à ce genre d'écho rythmique par le Groupe *Mu* ⁷. De plus, A. J. Greimas estime que ce procédé a une « signification paradigmatique de totalité et syntagmatique d'achèvement ⁸ ».

Il faut donc tenter d'apprécier, de lire, voire d'interpréter cette redondance comme une invocation, sorcellerie évocatoire sans doute contre les démons de l'angoisse provenant du doute et de l'incertitude, une façon de clore l'introspection et d'engager l'action. Dans mon grimoire (le livre des ombres),

marcher le blanc, marcher contre le mal avec la certitude du sacré, comme marcher une terre, cela demande une frontière, une clôture, un début et une fin, un contrôle du débit vital et de l'écriture. Ce que désire l'écrivain alors que le poète romantique aspire à tout faire sauter dans un éclatant lyrisme. « Chaque pas est une consonne, chaque souffle est une voyelle, la marche est un récit perdu ⁹ ». A moins qu'elle ne soit le leitmotiv rythmé du récit: « Pis marche, pis marche, pis marche », répétait inlassablement mon père en me racontant son histoire de roi et de conseils ¹⁰.

L'hiver, tellement surdéterminé, nous parle à travers les oeuvres et le pays, les oeuvres sur le pays, au-delà du langage même dans lequel cette perception est emprisonnée. Exil de force dans le signifiant exacerbé; c'est le lieu du discours où l'on échappe à tout discours:

L'hiver ne raconte pas, et davantage encore, l'hiver est la métaphore même (typiquement québécoise et d'ailleurs pan-canadienne) de l'irracontable où tout déploiement horizontal de signes, selon une mémoire et une continuité ouverte sur l'avenir, s'avère bloqué [...]. La mort du récit signifie en même temps la possibilité d'une magie, d'une alchimie du verbe ¹¹.

L'hiver est autant le lieu que le prétexte de l'écriture où l'amour se grave; mais c'est aussi une drogue permanente telle une prière qui exorcise le souvenir. Ouverture d'un espace où cheminer à l'infini. Les routes sont blanches (p.49) et reflètent les balises: éléments essentiels pour rêver et agir. Saison purifiante, elle n'en est pas moins dangereuse en ce qu'il faut « contrôler la neige pour tuer le poison (p.46) ».

De même la neige si paisible peut devenir stagnante, acide, et constituer à son tour un obstacle à l'équilibre, à l'harmonie, jusqu'à la castration. « Dans l'aine des premières neiges je glousse mon sang / tête coupée sur le banc de neige (p.45) ». Trop de douceur, l'aveuglante « neige de caresses (p.4) », constitue la pire des panacées, comme l'écriture sans doute, « ligne après ligne / de la neige jusqu'à mon cerveau (p.59) ». Les flammes blanches, l'igné représente aussi la dose individuelle, la *ligne*, de cette drogue, la cocaïne, appelée aussi *neige* dans certains milieux. Les flammes (l'igné) blanches (la neige) jouent au second degré avec l'espace du désir. Quelle brûlure que ce jardin de givre!

Dans **A l'ombre l'hiver**, la surdétermination du blanc, en ce qu'il a de profondément symbolique et ambigu, place l'hiver et ses blancheurs ombrées dans un réseau de significations qui déborde le carcan herméneutique des neiges d'antan imprimé dans notre tradition nordique. La valeur incantatoire de la triple répétition (le blanc le blanc le blanc) supprime toute la référentialité du folklore saisonnier pour initier à une dimension sacrée, propre à la relation amoureuse évoquée autant qu'au texte qui cherche sa production en des modes souvent ternaires. Trois mois de vie, trois chapitres.

Ces redondances s'articulent aussi bien en des lieux de dévotion justement, « la chapelle l'ashram la synagogue (p. 29) », qu'en ces lieux de la biographie de Cendrars qui viennent interpeller le lecteur: « Barcelone Naples Alger (p.30) ». Dans ces épousailles triangulaires des séries anaphoriques expriment souvent le caractère religieux et ultime de la relation à l'autre:

« et ils n'ont plus peur de se retrouver seuls
ils n'ont plus peur de se trouver
ils n'ont plus peur (p.30) ».

Progressive épuration, triplets qui ramènent inexorablement vers le sacré, à cette troisième personne, ce **nous** de la relation qui représente l'esprit, le non-palpable, l'au-delà du temps linéaire:

« Il faudrait peut-être errer entre nous jusqu'à l'irrépressible désir
qui ne viendrait plus de chacun
mais de nous
de ce noeud où l'hier se dénoue (p.8) ».

Et ce troisième terme se traduit ici par la triple répétition du son nou dans cette strophe, comme s'il devait surreprésenter le sens qu'il évoque et le temps qu'il cherche à dissiper, à dénouer. Est-ce bien de ce **nous** dont vous me parliez dans votre lettre d'avril ?

L'ombre, comme dans le titre, semble s'opposer radicalement à ces suggestions et manifester toute la violence contenue de l'autre côté du tableau. Autant l'étalement domine, dans le périmètre hivernal, autant le contondant, voire le phallique sont sur-représentés sur le volet sombre du langage. Représentons l'érection croissante des objets langagiers qui illustrent cette dernière assertion.

De l'aiguille qui trame un vertige tel « la neige et l'encre jusqu'au chas des ombres (p.57) », à la plume de l'écrivain dont les « seules ombres viennent écrire ces embryons de doute (p.59) », les nuages du verbe tisseront un

rideau. Ils dessineront la proie, « la femme qui aime lorsqu'elle se bat avec l'ombre (p.16) », humant les odeurs mauves de la « fleur sans muselière à la chasse des ombres (p.12) ». Les rôles sont inversés: le préd(ic)ateur devient momentanément la proie. Par un double glissement, paronymique et homophonique, du chas (chat) à la chasse des ombres, l'écrivain félin s'enfle « de son flux d'ombres dans l'acide de [s]es os / ce stylo pointu comme une griffe de tigre (p.9) ». Le chat de l'ombre signe dans le sombre. La chasse de l'ombre se fait de l'intérieur de l'homme, par son double a-musé(e).

Le poème **Voile** (p.63) initie au contraste de « l'hiver [qui] se love dans son papier tendre /[...]/ alors que le mur vierge crispait sa verge d'ombres sur nos fronts ». Double contraste du papier, horizontal et tendre, et de ce mur vierge qui engendre cette verge de contraires avec ses ombres virtuelles. Le sombre, qui a pris sa place dans l'architecture, continue d'exposer son engorgement. « La cheminée des ombres (p.8) » a déjà fait partie intégrante de la quête spirituelle et érotique. Par la fenêtre qui regarde, « ce même clocher d'ombre et d'ambrosie (p.58) » appelle malgré tout la « tendresse des questions (p.58) ».

Du mur virginal et impénétrable (poème **Voile**), de cette surface plane et verticale, émerge son apparent contraire, la verge d'ombres, celle qui va venir métamorphoser ce front qui ne demande qu'à « rêver blanc (p.67) ». Onirisme ambigu car du sombre si menaçant surgit la source première, point de départ d'une réciprocité. C'est de là que se formulent les souhaits les plus religieusement utopiques: « Sur tous les fronts de l'ombre à la lumière (p.32) ».

CLIN D'OEIL DISSIDENT

Une oeuvre est une parodie pour en comprendre la signification.
René Payant, Yedute, p.33.

Entre mes filles et moi, l'éclatement du grand rire a eu lieu. De mon vivant. Les répercussions sonores de notre clin d'oeil commencent à me revenir en ondes bienfaitantes.
Claire Lejeune, l'Oeil de la lettre, p. 21.

Ainsi terrorisé par la scène scandaleuse de l'analyse théorique Je installe son procès dans le castrat de l'oeil. A la barre, non pas le signifié, mais le signifiant, en ce qu'il doit s'insérer - figure du serpent - dans un circuit tabulaire, pluriel, intelligemment tissé, sournisement conceptuel. Tour à tour, à un rythme homéopathique, défilent syntagmes ordinairement débridés, logorrhéens, sous la loupe illusionniste du métalangage improvisé (qui écossera la gangue du discours) qui enflera la connotation virtuelle jusqu'à ce que l'espace imaginé cultu(r)ellement entre le signifiant et le signifié se comble, texte épouillé de toute tentative autobiographique ou émotive-spontanée. Jusqu'à ce que le corps décor avoisine la citation et que le lecteur, accaparé par la saturation d'un lourd programme de lisibilité, sollicite l'émerveillement par la précieuse fantaisie de son bagage culturel, de son Écriture, l'intégration de toute modernité. Avec cette modernité, ce n'est plus la femme, mais le texte qui devient « une sorte de dictionnaire d'objets fétiches ¹² ».

Position pusillanime (ratoureuse?) du scripteur: fournir le tracé d'un contour critique malgré tout animiste mais d'apparence suprarationnelle, avec coffre à outils assorti d'une macédoine vocabulariale et d'une batterie conceptuelle propres à faire écran entre lui et son récepteur, entre son essai fictionnel et le miroitement prometteur de l'analyse, la synthèse des codes éclectiques que seule une longue expérience lectorale permettra de déchiffrer. Herméneutique quand tu nous tiens ! « Telle est la fonction de l'écriture: rendre dérisoire, annuler le pouvoir (l'intimidation) d'un langage sur un autre, dissoudre, à peine constitué, tout métalangage ¹³ ». Mais attention, « il y a partout des écoliers bourrés de théories sans failles sur la poésie, et tellement sans failles que la poésie ne trouve aucun interstice par où s'échapper de ces forteresses ¹⁴ ».

Prière (à mes juges ?) de ne pas faire ombrage. Je sais que la terreur est une erreur précédée d'une croix. Et je signe.

Mais où avais-je le texte, cette croisée de chemin entre deux conjonctions de coordination dans le miroir, cette tête coupée en deux, annulée par les deux tranchants de l'X. C'est la teste (vieux français) dont le S(erpent) s'est raidi pour partir en croisade. Compléments dédoublés de moi-même qui deviennent sujet à la rencontre de l'autre et de sa fin.

J'ai beau suivre le fil de ma toison, je ne retrouve que la mémoire d'un texte qui se cherche.

L'axe des X

Après lecture et relecture de vos trois derniers ouvrages, je commence à ressentir, à lire avec mes sens, à consentir à une certaine compréhension (préhension réciproque?) de vos quatre vérités s'autographiant d'un X, lettre-chiffre de l'archée qui est le principe de la réciprocité des contraires. Et cette ixion emblématique, lieu d'où votre parole sourcière survient, habille votre écriture de sa volonté aphoristique et éthique. « X est la structure de l'oxymoron secrétant le fil de permanence dont s'informe la présence parlante ¹⁵ ». « Croiserons-nous les X et les Y / dans les sybillines conventions / à nommer le mystère (p.16) ».

Votre écriture, Claire Lejeune, me donne l'impression qu'enfin il y a, sans appel à aucune fuite, à aucun compromis, une voie qui invente l'antidote (c'est-à-dire ce lieu où la dot se paie seulement pour être soi), antidote au meurtre, au suicide et à la folie ¹⁶. A quel moment ce avec quoi l'on joue devient-il ce avec quoi on se met en joue ? A cette heure « où l'apôtre se sent vivant au cœur de la mort (p.36) »?

Votre parole m'adresse une lettre d'amour et m'offre une méthode d'autographie susceptible de m'éprendre. *Lettera amorosa* dont les mailles que j'arrive à saisir secouent les tissus identitaires et me poussent dans le col de mon utérus (celui où je suis ma propre mère). Et ces mailles qui m'échappent ne font qu'effiloche, qu'ent(r)amer plutôt le travail à venir, comme si je ne pouvais pas m'investir tout entier tout de suite dans le labyrinthe de cet idiolecte universel, comme si l'immensité de ce langage rejoignait son extrême ailleurs et que soudainement, moi, si minuscule et

pourtant gonflé de mes lectures, ne pouvais même plus glisser l'oeil dans le sténopé de la lettre. Oxymore infini, humour-fou-du-roi à perte de dérive, je m'arrête dans l'urgence de mon éternité, dans l'athéologie absolue de ma poésie. Je crève ma peur et mes doutes comme deux yeux aveugles.

Rhétorique et existence.

Je voudrais aussi nommer ce qui se signe et vous rencontre dans mon texte jusqu'à l'oxymore perpétuellement virtuel qu'est ma vie. Figure qui n'aura force de loi conviviale que lors du consentement affirmé de ces contraires en un cadre ordonné et éthique. Je ne crois au hasard que par nécessité.

Ma mère ¹⁷ est décédée trois semaines après la naissance de mon fils Tristan Raphaël. Elle est venue de Pointe-à-la-Croix (village de Gaspésie jouxtant une réserve indienne et faisant le pont entre le Québec et le Nouveau-Brunswick) jusqu'à Bic, près de Rimouski, constater l'existence de son petit-fils pour mieux repartir de son côté. Il y a lieu, je crois, de changer le mystère en énigme. J'ai appelé cela un oxymore existentiel.

N'est-ce pas dans cette fortuité du réel que l'actualisation de la coïncidence des opposés travaille le poète ?

J'intuitionnais le sens du mot oxymore à travers une étymologie erronée. L'évocation de sa sonorité: occis (oxy), comme en vieux français, tué, et la transcription homophonique de sa deuxième syllabe, mort (more), m'inclinait à imaginer la disparition totale d'une réalité, dans le dédoublement du même (tuer la mort). En fait, le sens, ignifuge, me brûlait. Ne doit-on pas abolir la

spécificité sémantique de chaque terme de cette figure de rhétorique pour que s'inscrive l'essence de son signifié ? Ce n'est ni de l'**obscur**, ni de la **clarté** que la classique « obscure clarté » glane son sens, mais du tiers qui se dégage de leur distinction et de leur fusion tout à la fois. N'est-ce pas en ce point d'intersexion que l'on puise la vie de la mort pour ressusciter la raison de son manque ? Je n'avais pas encore abusé du dictionnaire qui m'explique si gentiment qu'il faut remonter au mot grec « *oxymoron* [...], neutre substantivé de l'adjectif *oxumôros*, fin sous l'apparence de niaiserie, de *oxus*, aigu, vif [...] et de *môros*, émoussé, hébété ¹⁸ ».

Lorsque m'a saisi le sens de cette figure (et j'ai l'impression que cette saisie est progressive, qu'elle a plusieurs visages), c'est un peu comme si j'avais revécu chaque moment où j'ai senti que mon rôle dans le jeu de la vie, sur ce globe, était celui de fou du roi. Je, sinistré par son propre cynisme, aimerait bien expurger son drame, cette solitude face au langage comme s'il y avait dans tout discours ce fameux cadavre dissimulé dans le placard de la légitimation et de la seule raison. J'ai saturé moi aussi la *mater dolorosa*. Je pousse donc le rocher vers le **Mont analogue** et je sens que « le comble d'intelligence sera atteint le jour où l'humour ne (sera) plus signifiable que par un sourire oxymore témoignant de la lucidité d'une conscience qui réalise enfin que son savoir-vivre est un savoir-mourir ¹⁹ ».

Ah oui ! Au fond de ce placard, dans un moïse humide de modernité, moisi de recommencement, un petit être qui demande à croire, à croître en son étrangeté légitime, juste à côté du cadavre: c'est signé avec le sang, le meurtre d'une naissance. Cadavre exquis, avare d'esquisse.

Ce je outré a donc recours à l'entassement de cadavres. C'est un accoucheur-avorteur, un thanatologue-pédiatre. Il sait aussi que donner du lest par l'écriture, donne à assumer un autre poids. On s'aime écrivant, on saigne de n'y rien pouvoir, parce que cet acte ne peut se donner l'illusion de guérir, de transformer, d'ajouter de l'essence sinon de l'essentiel, de soustraire du mal (du mâle?). Votre écriture me donne l'impression qu'il y a une alternative, n'est-ce pas ? Se transmet-elle textuellement ? Comment ? Sortez-moi de ce placard ! Prométhée-le-moi !

Mais je redoute ce consentement ultime que serait la symbiose avec « un procédé rhétorique qui consiste à réunir deux mots en apparence contradictoires pour donner à l'expression d'une idée un caractère inattendu ²⁰ », et de réaliser en moi, cette métalchimie de « l'union des contraires, la *coincidentia oppositorum*²¹ ». Je me verrais forcé, à l'instar de Léon Cellier et de vous-même, d'ancrer cette amorce de réflexion dans l'histoire littéraire en citant une formule célèbre du Second manifeste du Surréalisme: « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas, cessent d'être perçus contradictoirement. Or c'est en vain qu'on chercherait à l'activité surréaliste un autre mobile que l'espoir de détermination de ce point ²² ». Il m'arrive de vivre et d'être très intensément polarisé en ce point.

« Je porte cette croix à différencier mes démons internes (p.46)
Ce fer à croiser chauffé à blanc des mirages
je croise le faire avec le dire
et j'encense l'ombre (p.47) »

L'ignorer m'est une dangereuse souffrance (un mauvais mélange de couleurs sur ma palette épistémologique) même si celle-ci a perdu son référent tout en s'usant, s'abusant de tous les pré-textes. Envoyez m'en une bouteille de ce remède qui aurait manqué à quelques suicidés, dont Hubert Aquin, Antonin Artaud ou Romain Gary... Le fleuve est large et mer à Rimouski, mais il me retient à la côte, prisonnier que je suis de mon indigence réflexive. Poursuivez-moi de ce verbe substantivé, ex-ciguë, qui me rénove, car, me dis-je, les éteints n'ont plus le droit d'être des miroirs. Point in-augural.

L'oxymore c'est l'outil de passage de l'éternelle dualité à l'unité, « il réalise l'union des contraires, la *coincidentia oppositorum* ²³ », ce qui pourrait me permettre de prétendre « jouir de ce contact simultanément avec soi et avec l'Un (p.31) ».

Mais l'oxymoron ne consiste pas seulement à flanquer un substantif d'un adjectif contradictoire. Il peut encore comme l'étymologie l'indique, unir deux adjectifs [...] deux verbes contradictoires [...]. Il peut enfin unir deux substantifs contradictoires [...]. Ainsi l'irrationnelle juxtaposition des contraires est la seule expression satisfaisante de l'extase que provoque l'expérience du sacré ²⁴.

Pourquoi ne pourrions-nous pas parler d'oxymore au quotidien, en figurant la symbiose assumée des sexes opposés ? Exploration de ce lieu où rien ne meurt, d'où la question de Cendrars que je fais mienne: « L'amour charnel peut-il mener à l'amour divin ²⁵ »? C'est sur cette analogie que se fonde l'expérience de l'amoureux tout au long du recueil, et cette recherche de

sacré s'appuie sur les points d'intersextions et de connivence entre le littéraire et l'ésotérisme. Mais l'expérience elle-même, en ce qu'elle effleure le sacré voire le provoque, laisse en son sillage des traces d'ambiguïté:

« Parfois cette ascension se nomme plaisir
on veut Dieu
on s'y prend noir
mais la lumière nous fait voir des rongeurs
et des avions de guerre (p.39) ».

Cette situation qui semble évoquer l'échec ne fait que confirmer sa valeur expérientielle puisque:

Toute force qui incarne le sacré tend à se dissocier:
son ambiguïté première se résoud en éléments
antagonistes et complémentaires auxquels on
rapporte respectivement les sentiments de respect
et d'aversion, de désir et d'effroi qu'inspirait sa
nature foncièrement équivoque ²⁶.

En fait, à travers ce que je re-garde de mes hasards d'expression en avançant dans la lecture de vos oeuvres, je voudrais esquisser ce que j'intuitionne comme une certaine parenté entre « la configuration de l'échiquier où se joue mon écriture ²⁷ » quel qu'en soit l'inachèvement ou le dispersement, et celle qui se démontre dans la vôtre. Simplement pour vous dire à quel point votre méthode m'est indispensable et me rassemble. « Je me vis morcelé / halluciné sous les colonnes du tendre (p.39) ». Cette lettre pourrait servir de po(i)nt entre la volonté de maîtrise qui m'amène à m'inscrire dans une institution, et celle de franchise qui me ferait m'en distancier avec un maximum de sérénité et de certitude. « Etre libre c'est n'être écroué ni

dedans ni dehors, c'est n'être prisonnier ni du passé ni du futur, ni de l'institutionnel ni du marginal ²⁸ ».

Cette correspondance tramerait le relais entre l'expérience mûrie qui est la vôtre et les balbutiements que j'inscris malgré un manque certain de foi en ce savoir universel que j'ai longtemps considéré comme un amoncellement statistique de tirs conceptuels effectués selon de mauvais angles. Savoir osseux qui ne fait qu'écraser l'amoureux sous des principes de dominance.

Pour vous « la pensée poétique ne vit que d'alliance substantielle, de correspondance analogique, de vérité paradoxale et d'oxymore ²⁹ ». Tous ces substantifs évoquant un certain autre du même, une fluidité des contraires, un glissement vers la rencontre, une ludicité ³⁰ lucide (lucidité ludique). Laissez-moi tenter de vous indiquer en quoi je vous suis analogue dans cette synesthésie intercontinentale. Mais auparavant, cueillez cet oxymore (figure qui vous est si chair, et qui se trouve dans la « Torah », table de lecture de la première partie du recueil), avant que je ne fasse le point à propos de l'expérience qui précède et suit parallèlement la rédaction de **A l'ombre l'hiver**: « souffle soupir noir blanc de soufre (p.6) ». Soupier ou souffle de bébé, alias larmes de bébé, alias *snow white*. Fleur blanche qui accompagne les bouquets, entre autres lors d'une naissance ou d'un décès. Oxymore qui tournoie sur lui-même poursuivi en chiasme par un pôle blanc et un terme connoté noir (soufre), le soufre faisant écho paronymiquement à souffle associé sémantiquement à soupier. Souffrirai-je d'un souffle ? Soufflet du réveil.

LE TAROT

Haut lieu de coïncidence

ou la microlecture d'un trajet inter et intratextuel

M'advient un savoir-lire la carte du dedans qui peu à peu
m'affranchit du temps concentrationnaire où vivre EST
écrire.

Claire Lejeune, *L'Issue*, p.75.

Mon père me racontait des histoires. L'une d'entre elles, sans titre, s'articulait autour de trois conseils ³¹. Désireux de retrouver l'origine de ce conte et de le récrire, je le baptise **le Château du destin**, naïvement inspiré de l'oeuvre d'Italo Calvino, le Château des destins croisés. L'hypotexte imaginé (l'histoire primordiale non encore écrite) existait en ma mémoire mais dépourvu de titre. C'est par le biais de ce manque, justement, que nous entrerons dans le circuit d'un certain degré de signifiante.

En écrivant l'hypertexte (la réécriture du conte oral en une version littéraire amplifiée), je sens le besoin de pasticher un titre déjà existant. Le titre générateur (le Château des destins croisés: l'hypo-titre) coiffe un livre fondé sur les arcanes (cartes) du tarot. Or je découvre, trois ans plus tard, que l'une des variantes-type du conte que mon père racontait (mon hypotexte imaginé), la première que j'aie trouvée d'ailleurs, se coiffe du titre « les Trois Conseils de la tireuse de cartes ». Ne nous enargeons pas dans les termes, mais il y a certainement là quelque hasard objectif dont André Breton eût sûrement été friand.

Du tarot nous retiendrons qu'il s'agit d'un ensemble synthétique de la tradition occulte qui peut servir d'introduction à une méditation sur la vie. Les avis sont partagés quant à son origine, mais Eliphas Lévi est séduit par le rapprochement étymologique qu'il établit entre tarot et tora, la loi juive, et rota, la roue de l'éternel retour qui n'est pas sans rapport à nos yeux avec la rosace de Notre-Dame qui "vire et gire dans le rocher" ³².

Le choix du titre **le Château du destin** précède donc de trois ans cette découverte dans laquelle mon conte, amputé de l'échange entre le châtelain et le travailleur, voit ses conseils administrés directement par une cartomancienne. Pourtant, il n'y avait, dans la performance paternelle, ni cartes à jouer, ni bohémienne qui puissent justifier ce baptême par moi administré.

Les premières démarches pour retracer l'origine me mènent donc directement à un court récit, analogue quant à la structure et édifiant le lecteur de sa morale trinitaire, « les Trois Conseils de la tireuse de cartes ». De quelle nature est donc ce rêve ? me dis-je. L'hypotexte, le texte souche, ferait-il signe à l'hypertexte par le biais d'un tiers ? On peut dire ici, paraphrasant Pierre van den Heuvel, « que le texte peut contenir un "sous-texte" qui, comme une ombre, introduit l'inconscient entre les mots, comme une voix off [procurant à cette histoire] une énergie particulière ³³ ». Ceci m'incline à formuler l'hypothèse que la charge signifiante du texte, dans son oralité même, était déjà surdéterminée par un contexte ésotérique quelconque, manipulation de cartes, etc...

Le conte sourcier sourit à sa version moderne. Je suis toujours tenté d'y voir du mystère. S'agirait-il ici plutôt de quelque phénomène d'inconscient du texte que Monsieur Bellemin-Noël désigne ainsi pour qualifier « cette migration du sens à travers les réseaux de signifiants ³⁴ » ? Ça ferait plus sérieux.

Cette première réécriture et le choix de **Le Château du destin**, tiré de Calvino, remontent à 1985. En cette même année, je commence à écrire un recueil de poésie qui s'intitulera **A l'ombre l'hiver**. Or ce recueil trame, dans son titre, le même raccordement à ce type de jeu, sans le consentement de son auteur. Ombre, homophone de hombre: « celui qui mène la partie ou ancien jeu de cartes d'origine espagnole dont les cartes maîtresses s'appellent matadors » selon le Petit Robert. Tout se passe comme si ce qui se joue dans le texte se trouvait aimanté vers un titre choisi pour toute autre raison consciente. Voirie qui installe ses échangeurs, tracé singulier vers lequel je m'esquisse ou m'esquive, hombre ou carte du pays (c'est l'hiver...), pays fragmenté, à la carte.

La découverte toute hasardeuse de la correspondance homophonique entre **A l'ombre l'hiver** et hombre, jeu de cartes espagnol, n'a de « magique » que le récit qui l'a précédée. Par effet de saturation ou de surdétermination, le titre **A l'ombre l'hiver** ne fait que représenter l'oeuvre qu'il coiffe. Le recueil incarne justement la rencontre d'un amant écrivain et d'une amoureuse qui oppose à ce « littéraire » (ne baptise-t-on pas ainsi l'individu un peu enclin sur la Chose livresque) un bagage dit irrationnel et ésotérique; elle pratique, de surcroît, l'art de tirer aux cartes, à l'aide des arcanes

majeurs du tarot: 22 cartes ³⁵, dont treize en croix sur une table, suffisent à tirer le miel d'une lecture: synchronicité.

« Il me faudrait réinventer le jeu de cartes
 au tarot des palimpsestes
 cette petite tour brûlante et cette lune double
 qui pend le fou
 pendant que l'autre surveille le diable
 l'empereur avec son poing américain
 la papesse avec son couperet dérisoire
 je mêle les cartes je m'écarte
 une sorte de croix sur la table
 les vitraux du hasard au carrefour des orthodoxies inédites
 je les vis trop tôt je les vis trop tard
 ces taches de sang dans le miel
 ces taches de sang dans les draps de la veille (p.6) »

Après que l'écrivain ait « brassé les mots comme des tarots (p.25) », une loi se dessine sur la « table du désert (p.25) »: la « torah des ailleurs en des encens de papyrus (p.29) » anéantit le chaos de l'occulte en y pourchassant l'illisible. Le corps du texte mûrit les prémices de cette loi; c'est justement dans le poème « Torah », lui-même issu du chapitre miroir « Tarot », que la longue strophe citée plus haut cherche à réinventer l'enjeu, une nouvelle cosmologie, en « discartant » (sorte de petit tableau synthèse) quelques fragments de cette table de lecture. Deux vocables anagrammatiquement et structurellement (chapitre et poème) gigognes, rassemblent et dispersent à la fois les élus du hasard, les images (tarot) ou les mots (torah), mille fois exploités comme médiateurs de ce qu'ils valent et valeurs de ce qu'ils médiatisent. Attiser l'écriture automédiumnique en quête de magie permanente (c'est de vous ?).

Les forces majeures de ce recueil s'articulent donc autour du monde de l'ésotérisme, le tarot entre autres, faisant face à la littérature, ailleurs langagier. La première partie de **A l'ombre l'hiver**, plus du tiers, consulte (*sic*) de temps à autre les arcanes pour tenter de relater cette biographie amoureuse ou cet amour de biographies. Les poèmes qui y sont colligés ont vraiment été écrits alors que je lisais les biographies de Cendrars et de Rimbaud: « Je lis mes cadeaux de Noël (p.39) ». La deuxième partie livrera l'échange entre le bibliotexte ³⁶ et ce que le narrateur draine d'une écriture affective et nettement autobiographique. A ce carrefour, le bagage littéraire tente de se faire texte(de)-loi et s'intègre au je pour raconter aussi bien la lecture en train de se jouir que la vie du narrateur, plus multiple qu'il n'y paraît, en train d'en faire son miel. Texte-loi, parce que cette partie privilégie le rapport à la culture (à la lecture) comme mode de référence au réel.

Lorsque j'ai fait part d'une partie de cette histoire de coïncidences à Renald Bérubé, mon directeur de mémoire, il m'a tout de suite signalé la ressemblance entre Si par une nuit d'hiver un voyageur de Calvino et le titre de mon recueil, **A l'ombre l'hiver**. Ce qui boucle le trajet d'une Invitation où les lectures littéraires, à travers des mariages de corps et de paroles, rencontrent les arcanes.

L'appel au voyage de Baudelaire, celui de Cendrars dans le transsibérien, et la fuite (?) abyssinienne de Rimbaud ont leur écho parfois évident, parfois inséré symbiotiquement, dans la poésie biographique.

« Cet accent sexy qui fredonne YES TER DAY
 Baudelaire nous surprend
 Cendrars nous voyage

L'Invitation tient toujours
 les écrins se sculptent dans les miroirs transsibériens
 je n'ai pas à te dire l'invasion sauvage
 du trolley ovarien (p.31) »

Si la Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France de Blaise Cendrars saute aux yeux (voir aussi « Je te propose un tout autre transsibérien / ma petite géhenne d'offrandes », p.75), « Sur le trolley ovarien » de Henry Miller ³⁷ se dissimule furtivement. Ces deux auteurs ont été des passeurs l'un pour l'autre en quelque sorte, et c'est dans ce continuum que je peux m'insérer, « palimpseste [biographique] de mes propres désirs (p.61) » qui enfin trouverait en votre écriture et sans doute votre personne le grand pas à s'affranchir. Les Alcools d'Apollinaire, à cause de leur proximité poétique avec la Prose du transsibérien et le pathétique « Pâques à New York » de Cendrars créent l'effervescence des épousailles. « On va vivre quand même alors tout aussi bien loin de tout / en état de poésie en quelque Pâques américaine (p.39) ». Fondu enchaîné. « Je nage dans tes alcools dans le transsibérien (p.46) ».

Et pour ne pas quitter cet univers dont je me plais à inventer la cohérence, prenons le temps de lire ce passage de **A l'ombre l'hiver** qui tisse lui-même (sans le consentement de son auteur) le pont avec le conte mentionné et qui démontre sans doute que les mots ont une énergie, celle d'en attirer certains autres, soit de façon cliché, soit par bonheur ou travail d'expression:

« Matin blême au château des rêves acides
 destin quête du réel et parole baisée
 je te prends dans mon filet d'encre
 ma toile insecte infecte Pénélope du sens (p.42-43) ».

Les mots sèment et essaient, nidifient, fondent des poèmes, des textes, des romans. Ici, trois substantifs, « château », « rêve » et « destin » qui renvoient intratextuellement au conte que j'ai baptisé **le Château du destin** et dont les conseils se transmettent (dans ma réécriture) le matin, comme des rêves, justement. A l'instar de Robert Mishari, j'appellerai « château cette présence ambiguë du lointain que produit par son propre dédoublement l'écriture ³⁸ ».

Poésie et prose s'entrecroisent et dévoilent une sorte d'obsession. A moins qu'il n'y ait là, au niveau de l'inconscient, une sorte de réseau de signifiants indestructible. Le conte mentionné s'inscrit lui-même dans un palimpseste, étant, dans son trajet sourcier, une version hollandaise de l'Odyssée d'Homère ³⁹; et ces traces antiques se retrouveront une fois de plus dans **A l'ombre l'hiver**:

« Une aurore turbulente passe
 avec des avions au-dessus de nos rêves
 aux doigts de rose
 Homère composite (p.7) »

Pour Mircea Eliade, Ulysse est « le prototype de l'homme non seulement moderne, mais encore de l'homme de l'avenir, parce que c'est le type du

voyageur traqué. Son voyage étant voyage vers le centre, vers Ithaque, c'est-à-dire vers soi-même ⁴⁰ ».

Espérons que ce château de cartes dépasse l'idée « d'un inconscient familial en forme de château-cloaque dont héritera(it) la génération suivante ⁴¹ ».

Cryptomnésie

Michaël Riffaterre a déjà remarqué les traces intertextuelles de l'oeuvre de Victor Hugo dans la prose automatique de Breton. Il signalait que les détails incompréhensibles de Poisson soluble relevaient d'un emprunt aux Misérables. « Peu importe donc, ajoutait-il, que l'écriture automatique soit authentique ou non. Sa littérarité ne consiste pas à être une dictée du subconscient mais à en avoir l'air ⁴² ». Mais pour Breton, toujours selon Riffaterre, ces détails épars

étaient évidemment des synecdoques de l'ensemble du récit hugolien, *ses restes visuels* (terme que Breton emprunte à Freud) dans la mémoire subconsciente; restes visuels, ou *accessoires* pour reprendre une heureuse image de Saussure: "Le poète qui ramasse une légende ne recueille pour telle ou telle scène que les accessoires au sens le plus proprement théâtral; quand l'acteur a quitté la scène, il reste tel ou tel objet, une fleur sur le plancher, qui reste dans la mémoire" ⁴³.

Mon écriture, de l'eau du bain au tableau figuratif, s'inscrit le plus souvent sous l'emprise de ce que Jung appelait une cryptomnésie dans ses traitements, « c'est-à-dire le souvenir d'une pensée que la rêveuse aurait lue ou happée un beau jour, par hasard ⁴⁴ ». Le poème ou le texte déformé se retrouve propulsé en fragments (comme après une explosion) par la volonté irrépressible et tyrannique d'exprimer ce Je pris en cage et avide de tout dire. Il s'ensuit une sorte de symbiose où le vécu est un reflet des lectures présentes ou même largement enfouies dans mon subconscient.

L'exemple qui me survient, c'est le texte « *Flammes blanches* (p.56) » dont j'ai découvert, en le retravaillant, qu'il était un palimpseste nelliganien. La seule conscience que j'avais de la parenté de mon texte avec l'auteur québécois était le mot « cyprine » issu du « *Vaisseau d'or* » et dont Denise Boucher a confirmé le potentiel autant physiologique que symbolique pour la lutte langagière des femmes autour de les Fées ont soif. Comme le dit Bakhtine, « tout texte se construit comme une mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte ⁴⁵ ». En ce sens, « *Flammes blanches* » serait une expansion accidentelle, une dilatation stylistique inconsciente du poème de Nelligan, sous l'effet aimant du mot « cyprine ». Hypertexte, à cause de l'abondance de vocables similaires: le navire, les chairs, la chevelure, le soleil excessif, la tempête, le rêve, la nuit, l'abîme, la solitude, le navire déserté, les tombes (cercueil).

Mes antécédents culturels s'agrippent à mon insu tout d'abord, pour prendre toute la place, à la sortie. « L'interventionnisme de l'inconscient comme

langage épars dans le langage et qui l'éparpille est une autre parole ⁴⁶ ». Le vent, dans les voiles de l'inspiration, est une voix culturelle soumise aux perspectives formelles et imaginaires qui l'ont produite et entretenue. C'est en ce sens, plus qu'en un sens formel et conceptuel conçu *a priori*, que mon écriture fonctionne sur le mode du palimpseste.

Jeux de miroirs

« Interpréter un texte, disait Roland Barthes, ce n'est pas lui donner un sens [...], c'est au contraire apprécier de quel pluriel il est fait ⁴⁷ ». Cette quête de lisibilité transparait déjà dès le début du recueil:

« Nous effacerons sans doute ces quelques lignes
dans la paume des hier
elles se regarderont jusqu'à l'encre
ton regard
pour un pluriel de sens (p.4) ».

Des nombreuses prises de lecture qu'ouvre le noyau titulaire, l'analyse ne saurait laisser de côté deux invitations; **A l'ombre l'hiver**: allons vers le lit ou allons lire des vers, ce vers quoi la tension du désir semble sans cesse nous aimer. « Un mot est le signe d'un autre qui lui ressemble ⁴⁸ », dit Henri Meschonnic, et ce parcours demeurerait sans doute hasardeux sans cette piste toute fraîche que défriche et déchiffre le vers suivant: « Ton corps est-il devenu illisible / ou est-ce le miroir rouillé qui te lit à l'envers (p.77) ». Spéculations ou specularité, ces versions anagrammatiques du tissu

titulaire sont issues d'une « synthèse des cris où chaque dire mot à mot tisse l'étain (p.74) » et ces réverbérations sans fin n'auront de cesse que lorsque l'amoureux narrateur puisera encore dans cette alchimie du miroir: « L'étain m'allume à l'envers aujourd'hui (p.59) ». Pour une fois ce qui éteint s'ignifie (c'est de vous ?).

Connotativement parlant, **À l'ombre l'hiver** annonce des perspectives modestement plurielles. Mettre l'hier à l'ombre, puisque « l'outrage des hier me décapite (p.45) », cela suppose la disparition du V dans

« Ce grand trou noir
ce je superflu
cette fiction
qui s'échine à regarder blanc (p.54) »,

lettre magique initialisant l'auteur; il est ainsi absout par cette disparition momentanée, ce castrat graphique camouflant l'oeuvre première, le signe de soi, le quotidien, l'événementiel, « A l'ombre d'une dette contractée [...] dans le devoir utérino-religieux (p.61) ». Vous voyez bien, pour arriver à Rien, l'abyme est de mise: « Ma nuit même se met en abyme pour le jeu de mourir (p.75) ».

A travers ces appareils titulaires qui s'inter-disent, les chapitre et poème « Corps ouverts » ne sont que les métonymes d'une tout autre question: Corps ou vers ? Un signe du chemin parcouru, à rebours, depuis le titre. Allons vers le lit, allons lire des vers. Les deux cherchant à s'y conjoindre. « Le mot est matière associative [...] et communique avec les autres mots avant de communiquer avec le monde ⁴⁹ ». Le poème « Corps ouverts »

représente la réussite de la fusion des corps de lecture et d'écriture, de tarot et de littérature en une sorte de relation synesthésique qui refait les abscisses et les ordonnées du monde de la rencontre: « Longitude / ordonnée en contrepartie des cicatrices (p.69) ». Les sexes intelligents, ludiques et lucides, en position oxymorique, « douce violence qui épelle ses hautes notes encore sauvages (p.68) », partent à la conquête des lectures.

En une sorte de réciprocité réflexive, tout ce qui se lit va vers le lit et, tout ce qui se passe au lit cherche à se re-vers-dire: « L'encre qui trace la neige du désir (p.58) ». Le concret de la relation se retrouve dans le verbe. Est-ce le vers qui ouvre le corps, ou le corps qui livre le vers ?

L'ombre de moi-même

Dans le travail sur la relation signifiante, relire l'homme, cette souleur d'être, « lierre comme sangle sous les os (p.6) », tant que la MUSE-LIERRE, titre du poème, n'aura pas été capturée dans un « filet d'encre (p.42) ». Relire, relier ou attacher la muse, même dilemme: aller vers le lit ou aller lire des vers. Museler l'hier. Muse-lierre qui attache, lierre qui m'use. Qui lit erre. L'hiver sans l'initiale regarde l'hier qui attache. Cercle infernal. Lierre comme sangle sous les os. Museler l'hier de la muse lierre.

Relire l'homme, relire l'ombre, en évaluer les enjeux et proférer que « la carte n'est pas le territoire mais [que] celui qui rêve peut agir par la carte sur le territoire ⁵⁰ ». Pour moi, la carte du texte se travaille, s'affine, se valide en fonction d'une réalité biographique à parfaire. Cela rejoint l'idée que

« les pensées s'entendent, qu'elles se communiquent immédiatement au monde vivant au lieu de rester confinées dans le cerveau de celui qui pense ⁵¹ ». Le cerveau, en l'occurrence la mémoire écrite réformée par l'ascèse, glisse dans le vécu amoureux devenu lisible. D'où cet attachement, dans mon écriture, à des points de repère diégétiques, quotidiens, qui conservent cet effet de réel souvent propre à l'anecdote. Le vécu et l'écrit, parfois conçus comme incompatibles dans l'institution littéraire, se fondent et s'exaltent oxymoriquement. Et chacun le sait bien, quelque part en soi.

« Créer, Mélanie Klein l'a énoncé la première, c'est réparer l'objet aimé, détruit et perdu, le restaurer comme objet symbolique, symbolisant et symbolisé, assuré d'une certaine permanence à côté de soi ⁵² ». Ce que je n'oublie jamais, c'est que dans l'amour il y a le pêne à ne pas gâcher pour ne pas se priver d'en sortir. Mais il faudrait d'abord réparer ce rapport à soi dû à notre « peine de vivre ». Demeure pourtant ce sentiment permanent d'avoir perdu la clé. « A force d'ascèse éveilleuse, il arrive que le regard central de l'être se dessille et se mette à parler librement de soi, à dévoiler les secrets biographiques de sa loi ⁵³ ». Cette tentation en vaut bien d'autres, esquisse d'esthétique.

Pour boucler le premier cycle de cette introduction à une démarche autoanalytique, il ne s'agit peut-être plus de repérer plus ou moins habilement les *restes* dont je devrais décoder l'intertextualité. Plutôt relire « l'ombre », me dis-je, et l'intuitionner, force trouble de l'inconscient, « double négatif de la persona [archétype qui, selon Jung, serait] fait de toutes les pulsions asociales, incompatibles avec la société et le Moi

idéalisé ⁵⁴ ». Pour que s'effectue le passage entre l'inflation submergeante et l'individuation qui intégrerait ce double incompris ? L'hiver aurait, à juste titre, plongé dans l'ombre d'un je mis en abyme. Vouloir y croire, repérer ou tracer la toponymie in(di)visible de l'inconscient.

En attendant d'en honorer le privilège, ce que je crie est mon terroir, laissez-m'en l'espace. Ce que j'écris est le territoire dont je vous li(s)vre les premiers tracés de la carte, histoire de ne pas la perdre.

L'autre est un je / mimésis lejeunienne avant et avec la lettre

La troisième partie de **A l'ombre l'hiver** s'ouvre sur cette image qui relève plus du montrer que du raconter: « Jalousie de la voix qui émeut et se répand / de l'autre côté du tableau (p.63) ». En écriture de même qu'en peinture « il faut maintenant considérer que le traitement, c'est-à-dire l'organisation des pigments sur la toile, peut constituer un lieu autonome de signification ⁵⁵ ». Les pigments, les mots, deviennent une sorte de substance sémiotique relevant à la fois du pictural (oscillant entre l'abstrait et le figuratif) et de l'écrit. Cet agencement vise à assurer une mémoire émotive et esthétique à l'événement relationnel. Promenade polysémique dans la fusion des langages littéraire et ésotérique.

Ma tendance à privilégier le tandem littérature de l'instant / littérature de l'instinct, a rencontré une résistance. Comment incorporer cette expression spontanée à une orthodoxie occulte ? Comment la volonté la plus totale possible d'abandon en une sorte d'éclatement des codes pourrait-elle

s'assimiler au réseau étroit des formes proposées par l'ésotérisme? D'autant plus que cette prétendue geste d'écriture automatique à laquelle a longtemps cru l'écrivain se démasque progressivement et bien malgré lui: « La poulpe d'encre abuse du déguisement (p.42) » sans en avoir pour autant évacué la culpé. Le constant aveu de soi que constitue sa pratique première se heurte à la prise de conscience des perspectives formelles qui balisent cette expression scripto-thérapeutique. Le défoulement logorrhéen érigé en mystique quotidienne est déclassé. Rupture, chute et vide. Rien ne sera plus comme avant: l'amour veut un enfant, l'écriture une oeuvre, un ou des livres. L'amour s'écrit, se livre. L'écriture s'enfante sans s'aimer réellement.

La proie entre de nouveau dans l'ombre d'un doute, et ne sait quoi éclore de sa chrysalide.

Pour le narrateur, aimer, être en relation privilégiée, implique une lecture, une interprétation et une écriture, donc un travail. « L'autre est un je depuis un satané début des temps modernes ⁵⁶ », disais-je déjà, avant de vous lire, en 1987. C'était même devenu une sorte de marotte. Cette inversion rimbaldienne est une signature qui s'inscrit comme un palimpseste, représentation parodique et chiasmatique du « Je est un autre », et qui invite à une lecture d'une nécessaire réciprocité. La dualité rimbaldienne des sujets se trouve à nouveau dédoublée en une quadrivocité. L'autre est un je, avec son propre discours fortement associé à celui du tarot. Deux sujets deviennent objet et sujet l'un de l'autre. Cette langue étrangère

propice à engendrer de beaux livres ⁵⁷ contamine la supposée haute teneur littéraire du discours de l'habitué. D'où une tension entre le substrat littéraire et cet apport de l'amoureuse qui pourrait devenir une sorte de superstrat ésotérique. Symbiose oblige.

« Je aspire à son souffle encore comme le bébé non souffleté
pattes à l'envers
cette pulsion étrange toi un autre (p.9) »

Je est un autre à qui je peux dire tu qui à son tour se reconnaît sujet, un Je qui peut s'adresser au premier comme je, centre à centre, et non comme seul objet. Je est un Autre / L'Autre est un Je qui naît de soi pour libérer l'autre. Réflexion qui implique un dédoublement ou la réelle actualisation de la formule rimbaldienne. Inversion, croisée des chemins. Dans la relation à l'autre, à soi ou au langage, cet impératif désirant de la différence pourrait ouvrir la voie aux métamorphoses, et interpeller dans leurs postulats de base, la poésie, la philosophie, l'éthique, la psychanalyse et le (la) politique. L'autre se reconnaissant sujet, plus de place pour la relation de domination ni pour l'espace clos et duelliste dans lequel le tiers (cette complicité entre la thèse et l'antithèse) se trouve pensé, avalé et digéré. Je désire la parole de l'autre donc nous sommes. Ouverture à une quadrivocité sur l'axe des X selon le principe de la réciprocité des contraires, à une écologie transdisciplinaire qui cherche à changer la vie.

La prétendue biographie amoureuse s'est muée en une lecture morcelée de biographies qui à son tour a tissé une grille de plus en plus serrée, un filtre de lecture-écriture à ce vécu amoureux. Plus qu'une contamination

intertextuelle, cette symbiose constitue un double aveu: l'obligation de littériser l'expression du vécu et l'intégration de la volontaire authenticité aux perspectives formelles qui la rendent possible et féconde dans l'imaginaire. Prise de conscience en cette liesse dangereuse de l'impossible défense (désormais) d'une littérature n'incluant que la stricte spontanéité et l'instinct, sur le mode de l'instantané.

Deux sexes. Deux discours. Deux générations. Pour donner à se voir autrement. La biographie amoureuse émerge, lecture des vies de Rimbaud et de Cendrars. La fusion est tellement intense que parfois ce sont les récits biographiques eux-mêmes qui se racontent, transformés par le tumulte émotif de l'amoureux (arcane VI du tarot). Les biographies deviennent un des éléments de cette esquisse d'histoire d'amour, le lieu formel de cette nouvelle biographie: « L'Abyssinie ne tisse pas ma négritude (p.46) ». Allusion ici à une recherche de parenté dans ce refus sublime du grand poète français du XIXe siècle; une façon bien ironique sans doute d'actualiser ce fameux aphorisme: **La vraie vie est ailleurs**. C'est ainsi qu'à son insu ou non, l'auteur fomenté un texte construit dont il voudrait au départ défendre la spontanéité, l'authenticité, ne serait-ce que comme fétiche. Le pathétique (plutôt impitoyable qu'apitoyé quoique impie) autant que l'apocalyptique ont qualité ici de genre littéraire. Le tumulte apeuré des émotions laisse filtrer des bonheurs d'expression qui, cependant, appellent une forme.

On pourrait dire que le rassemblement de signes se fait selon une esthétique de l'émotivité, du sauvage. Mais cette dynamique pulsionnelle ne peut

produire autre chose, dans son apparente désorganisation, qu'une anarchie (« L'ordre moins le pouvoir », selon le bon mot de Léo Ferré, devient ici **l'ordre sans le savoir** à certains moments privilégiés), donc un système de représentation, un récit troué, une fragmentation construite selon le découpage d'un parcours de lecture-synthèse parfois disjoint du vécu qui cherche à s'ignifier. Les signes retenus résultent habituellement d'une sorte de bricolage pictural qui raconte avec des trous, qui montre ses vides et avoue son plagiat aux auteurs fétiches du moment.

Marquerais-je ici la fin de mes goûts pour les performances d'écriture automatique, dans des contextes où le paradoxe lui-même s'exacerbe? Écrire un premier jet dans une vitrine de librairie, « fallait le faire ». La recherche du Rien dans l'exhibitionnisme même, je vais vous scandaliser. Imaginez deux types qui, sans se concerter s'habillent l'un de blanc, l'autre de noir. Le blanc (beige) a une machine à écrire blanche et se trouve sous le côté blanc de l'enseigne de la librairie, le noir a une machine à écrire noire et va écrire sous la partie noire de cette enseigne. Ils écriront ainsi pendant sept heures, face à face, dans une vitrine donnant sur la rue. Premier jet dans le lieu même où l'On expose les livres pour les vendre. Se pourrait-il que le paradoxe sinon l'oxymore soit ma palette épistémologique ? Mon Greenwich. Faire le point, au lieu de faire le mort. A la ligne 58.

Oxymore inc. (ink ?)

Claudie et moi avons fondé **Oxymore**, une compagnie qui s'occupera, entre autres, d'expositions. Siège social au 21 est, rue Saint-Germain, au coin de la rue Saint-Édouard 59, Case postale 99, Rimouski. Un vrai château. Ceci est une carte d'invitation. Nous inaugurons notre galerie par l'exposition de vos photographismes, événement parallèle au colloque-réseau de la Maîtrise en études littéraires de l'UQAR dont vous êtes l'invitée vedette en septembre. Titre suggéré pour l'expo-photo: **Rien d'autre**.

Inscrivez-nous dans votre livre des ombres, cette partie de l'inconscient sorcier duquel il me faudrait établir le langage. Inscrivez-nous légataires universels de votre amitié sourcière. « **Lieu fixe éphémère** ⁶⁰ ». Lieux opposés, s'exposant. Inscrivez **nous** dans l'ombre de l'ON.

Vlanney Gallant

1. Vous reconnaîtrez ces trois pages que vous allez (re)lire. Je vous les avais laissées en mars dernier; or ce texte a reçu le troisième prix (catégorie « Trois Pages ») de la revue la Bonante de Chicoutimi (Québec) ce printemps 1989.
2. Vianney Gallant, **A l'ombre l'hiver**, p.42-43. S'agissant de ce recueil, les références seront dorénavant données immédiatement après la citation.
3. Claire Lejeune, l'Atelier, p.47.
4. Léon Cellier, « D'une rhétorique profonde: Baudelaire et l'oxymoron », dans Cahiers internationaux de symbolisme, no 8, page 7.
5. Claire Lejeune, Age poétique Age politique, p.26.
6. Victor-Lévy Beaulieu, cité par Pierre Nepveu, Études françaises, 19/1, page 32. C'est Beaulieu qui souligne.
7. Groupe *Mu*, Rhétorique de la poésie, p.153.
8. A. J. Greimas, Du sens, p.240.
9. Alain Borer, Rimbaud en Abyssinie, p.158.
10. Il s'agit de l'histoire des « Trois Conseils » dont nous reparlerons plus tard.
11. Pierre Nepveu, l'Écologie du réel, p.96.
12. Roland Barthes, S/Z, p.118.
13. Ibid., p.105.
14. Jean-Pierre Issenhuth, « Du "littéraire" », dans Liberté, no 178, p. 76.
15. Claire Lejeune, l'Oeil de la lettre, p. 86.
16. Claire Lejeune, Age poétique Age politique, p.83.

17. Ma mère Praxède Boucher est née à Sainte-Françoise et mon père Jules Gallant à Saint-François. Quelque part dans ces analogies, le chemin vers la lumière.

18. Louis Guilbert, Grand Larousse de la langue française, p.3888.

19. Claire Lejeune, Age poétique Age politique, p.59. Vous aurez compris que le *Mont analogue* renvoie au livre de René Daumal auquel vous faites allusion dans certains de vos écrits..

20. Louis Guilbert, Grand Larousse de la langue française, p.3888.

21. Léon Cellier, dans les Cahiers internationaux du symbolisme, no 8, p.5.

22. Ibid., p.5.

23. Ibid., p.5.

24. Ibid., p.7.

25. Miriam Cendrars, Cendrars, p.522, cité en page 39 de **A l'ombre l'hiver**.

26. Léon Cellier, Opus cit., p. 8.

27. Claire Lejeune, l'Atelier, p.11.

28. Claire Lejeune, l'Atelier, p.106.

29. Claire Lejeune, Age poétique Age politique, p.62.

30. Néologisme de bon aloi, décréta-t-il.

31. Dans la plupart des versions, ce conte, le 910-B selon la typologie Aarne-Thompson, s'intitule « les Trois Conseils (du roi) ». Vous trouverez, en annexe 1 et 2, deux versions orales de cette histoire. J'avais d'ailleurs trois sujets de mémoire dont l'un comportait trois contes inspirés de la même région. Le deuxième: **A l'ombre l'hiver**, et le troisième sujet, un roman en chantier intitulé **Les Gris** qui me rappelle cet homme gris qui, dans Age poétique Age politique (p.71), sort de sa statue: « Toi l'homme gris, te mettre

entre parenthèses, en suspens dans les eaux de ma mémoire [...] tu n'en 137
sortiras que reverdi (p.75) ».

32. Suzanne Lamy, André Breton. Hermétisme et poésie dans **Arcane17**,
p.103.

33. Pierre van den Heuvel, cité dans Urgences, no 19, p.30.

34. Jean Bellemin-Noël, Vers l'inconscient du texte, p.50-51.

35. Les 22 arcanes majeurs du tarot sont:

Le fou ou le Mat, hors série

I. Le Bateleur

II. La Papesse

III. L'Impératrice

IV. L'Empereur

V. Le Pape

VI. L'Amoureux

VII. Le Chariot

VIII. La Justice

IX. L'Ermite

X. La Roue de Fortune

XI. La Force

XII. Le Pendu

XIII. La Mort ou l'arcane sans nom (X)

XIV. La Tempérance

XV. Le Diable

XVI. La Maison-Dieu

XVII. Les Étoiles

XVIII. La Lune

XIX. Le Soleil

XX Le Jugement

XXI. Le Monde

N.B. Ces vocables, lorsque utilisés dans **A l'ombre l'hiver**, devraient être lus selon cette autre dimension référentielle, ce discours autre qui représente l'autre et est tenu par lui, qu'est le tarot. De même une série de vocables ou d'expressions: carte du ciel, table d'émeraude, scorpion, tigre, etc...

36. Bibliotexte ou « ensemble des textes évoqués dans un texte », terme utilisé par Jean Ricardou et recensé dans la revue Urgences, no 19, p.45.

37. « Sur le trolley ovarien » constitue un peu le letmotiv de départ et la philosophie d'un certain je m'en foutisme du Miller de Tropique du Capricorne.

38. Robert Mishari, Traité du bonheur I Construction d'un château, p.9.

39. Jean Pierre Pichette, l'Observance des conseils du maître, p.335.

40. Mircea Eliade, l'Épreuve du labyrinthe, p.113.

41. Claire Lejeune, l'Atelier, p.132.

42. Michaël Riffaterre, la Production du texte, p.247.

43. Ibid., p.247.

44. Carl Gustav Jung, Dialectique du Moi et de l'inconscient, p.45.

45. Michaël Bachtine, cité dans Urgences, no 19, p.40.

46. Jean Bellemin-Noël, Vers l'inconscient du texte, p.25.

47. Roland Barthes, S/Z, p.11.

48. Henri Meschonnic, Pour la poétique, p.90.

49. Ibid., p.90.

50. Il s'agit de la fameuse formule du philosophe Korzibski, citée par Marie-Françoise Guédon, dans son article « Du rêve à l'ethnographie », dans Recherches amérindiennes, Vol. XVIII, no 2-3, p.8.

51. Marie-Françoise Guédon, « Du rêve à l'ethnographie », dans Recherches amérindiennes au Québec, Vol. XVIII, no 2-3, p.5.
52. Didier Anzieu, le Corps de l'oeuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur, p.53.
53. Claire Lejeune, l'Oeil de la lettre, p.25.
54. Karl Gustav Jung, cité par Michèle Simonsen, le Conte populaire, p.68.
55. René Payant, Vedute. Pièces détachées sur l'art, page 39.
56. Vianney Gallant, « Ils sont tous là... », dans Urgences, no 19, p.76.
57. Marcel Proust, Contre Sainte-Beuve, p.361.
58. Je fais allusion ici à l'expérience « l'Écriture est un lieu public », du 10 mars 1988, consignée dans le premier numéro de la revue ÉDITIONS ENSUITE ÉCRIVONS.
59. Dans mon grand Livre des coïncidences, je note, par exemple, que ce printemps, juste avant d'aller vous rencontrer en Belgique, je suis tombé sur le livre les Affinités électives de Goethe (que je ne connais pas plus que cela; mais je m'étais servi de l'expression « affinité élective » l'an dernier); à la première page, le premier mot: Édouard, même nom que mon héros dans **le Château du destin**. Et dans cette même première page on retrouve tout le contexte du château avec un maître, comme le devient aussi Édouard dans mon conte, le livre étant plus que moins une réflexion sur le destin amoureux qu'on a souvent qualifié d'alchimique et que Michel Tournier, plus raisonnable et contestant cette assertion, a tenu à qualifier seulement de chimique dans la préface de l'édition 1980. Un détail: dans mon conte, le fils s'appelle Charles, et l'épouse d'Édouard chez Goethe, Charlotte. Et votre mandala abécédaire de « Genèse d'une boussole » dans l'Oeil de la lettre ne

prendrait-il pas sa source dans cette équation **A est à B comme C est à D** que monsieur Goethe élabore à propos d'un schéma relationnel?

60. Jacques Dubé, « Extrait de **OEIL DE TERRE LANGUE D'OIL** », dans ÉDITIONS ENSUITE ÉCRIVONS, no 1, p.47.

BIBLIOGRAPHIE

I. Biographies, essais et théorie littéraire

Aarne, Antti et Stith Thompson, The types of the folktales. A classification and Bibliography, Helsinki, 1927.

Anzieu, Didier, le Corps de l'oeuvre. Essais psychanalytiques sur le travail créateur, Paris, Gallimard, 1981, 377 pages.

Barthes, Roland, S/Z, Paris, Seuil, coll. « Points », no 70, 1970, 277 pages.

Barthes, Roland, Fragments d'un discours amoureux, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1977, 280 pages.

Barthes, Roland, le Degré zéro de l'écriture, Paris, Gonthier, coll. « Bibliothèque Médiations », 1971, 181 pages.

Beaulieu, Victor-Lévy, Entre la sainteté et le terrorisme, Montréal, VLB Éditeur, 1984, 493 pages.

Bellemin-Noël, Jean, Vers l'inconscient du texte, Paris, PUF, coll. « Écriture », 1979, 203 pages.

Borer, Alain, Rimbaud en Abyssinie, Paris, Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1984, 381 pages.

Boucher, Denise, Cyprine, Montréal, L'Aurore, 1978, 109 pages.

Bourassa, André-G., Surréalisme et littérature québécoise. Histoire d'une révolution culturelle, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Typo », 1986, 613 pages.

Breton, André, Manifeste du surréalisme, Paris, Gallimard, coll. « Idées », no 23, 1963, 188 pages.

- Brochu, André, la Visée critique: essais autobiographiques et littéraires, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, 249 pages.
- Canetti, Elias, la Conscience des mots, Paris, Albin Michel, 1984, 331 pages.
- Cendrars, Miriam, Cendrars, Paris, Bailland, 1984, 601 pages.
- Cohen, Jean, Structure du langage poétique, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1966, 218 pages.
- Doubrovsky, Serge, Pourquoi la nouvelle critique, Paris, Denoël Gonthier, coll. « Bibliothèque Méditations », 1971, 272 pages.
- Eliade, Mircea, l'Épreuve du labyrinthe. Entretiens avec Claude-Henri Rocquet, Paris, Belfond, 1985, 249 pages.
- Eliade, Mircea, Aspects du mythe, Paris, Gallimard, coll. « Idées », no 32, 1963, 246 pages.
- Genette, Gérard, Palimpsestes, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1982, 467 pages.
- Genette, Gérard, Seuils, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1987, 388 pages.
- Greimas, Algirdas Julien, Du sens: essais sémiotiques, Paris, Seuil, 1970, 314 pages.
- Greimas, Algirdas Julien, Du sens II: essais sémiotiques, Paris, Seuil, 1983, 246 pages.
- Groupe *Mu*, Rhétorique de la poésie. Lecture linéaire lecture tabulaire, Paris/Bruxelles, Éditions Complexe, PUF, 1977, 299 pages.
- Groupe *Mu*, Rhétorique générale, Paris, Seuil, coll. « Points » no 146, 1982, 224 pages.
- Guerre, Pierre, René Char, Paris, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 1961, 205 pages.
- Jung, Carl Gustav, Dialectique du Moi et de l'inconscient, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988, 287 pages.

- Lamy, Suzanne, André Breton. Hermétisme et poésie dans Arcane 17, Montréal, PUM, 1977, 265 pages.
- Lantos, Ivan, Comment prédire l'avenir avec les tarots, Paris, De Vecchi, 1982, 167 pages.
- Lejeune, Claire, Age poétique. Age politique, Montréal, l'Hexagone, 1987, 103 pages.
- Lejeune, Claire, l'Atelier, Bruxelles, Le Cormier, 1979, 167 pages.
- Lejeune, Claire, l'Issue, Bruxelles, Le Cormier, 1980, 275 pages.
- Lejeune, Claire, l'Oeil de la lettre, Bruxelles, Le Cormier, 1984, 287 pages.
- Lejeune, Claire, Mémoire de rien, Bruxelles, Le Cormier, 1972, 111 pages.
- Lejeune, Philippe, Je est un autre. L'autobiographie de la littérature aux médias, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1980, 332 pages.
- Lejeune, Philippe, le Pacte autobiographique, Paris, Seuil, 1975, 368 pages.
- Meschonnic, Henri, Pour la poétique, Paris, Gallimard, coll. « Le chemin », 1970, 178 pages.
- Miller, Henry, Lettres à Anaïs Nin, Paris, Christian Bourgeois, coll. « 10/18 », no 764, 1967, 435 pages.
- Nepveu, Pierre, l'Écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1988, 243 pages.
- Parrot, Louis, Blaise Cendrars, Paris, Pierre Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », no 11, 1948, 237 pages.
- Payant, René, Vedute. Pièces détachées sur l'art 1976-1987, Québec, Trois, coll. « Vedute », 1987, 682 pages.
- Pichette, Jean-Pierre, l'Observance des conseils du maître: Monographie internationale du conte-type A. T. 910 B, thèse de doctorat, Université Laval, déc. 1984, 1348 pages.

- Proust, Marcel, Contre Sainte-Beuve, Paris, Gallimard, coll. « Idées », no 81, 1954, 373 pages.
- Ricardou, Jean, Problèmes du nouveau roman, Paris, Seuil, coll. « Tel Quel », 1967, 207 pages.
- Richard, Jean-Pierre, Microlectures, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1979, 282 pages.
- Riffaterre, Michaël, la Production du texte, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1979, 285 pages.
- Riffaterre, Michaël, Sémiotique de la poésie, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1983, 255 pages.
- Rilke, Rainer-Maria, Lettres à un jeune poète, Paris, Bernard Grasset, 1981, 149 pages.
- Simonsen, Michèle, le Conte populaire, Paris, PUF, coll. « Littératures modernes », 1984, 222 pages.
- Suhamy Henry, les Figures de style, Paris, PUF, coll. « Que sais-je? » no 1981, 127 pages.
- Vachon, André G., Esthétique pour Patricia, Montréal, PUM, 1980, 144 pages.
- Wirth, Oswald, le Tarot des imagiers du Moyen Age, Paris, Claude Tchou, coll. « Bibliothèque des grandes énigmes », 1966, 373 pages.

II. Oeuvres de fiction

- Apollinaire, Guillaume, Alcools, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1971, 190 pages.
- Aquin, Hubert, Neige noire, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978, 263 pages.
- Aquin, Hubert, Prochain épisode, Montréal, Cercle du livre de France, 1965, 174 pages.

- Baudelaire, Charles, les Fleurs du mal, Paris, Gallimard, coll. « le Livre de ¹⁴⁵poche », no 677, 1964, 256 pages.
- Beaulieu, Victor-Lévy, l'Héritage L'automne, Stanké, Montréal, 1987, 477 pages.
- Boucher, Denise, les Fées ont soif, Montréal, Montréal, Intermède, 1979, 157 pages.
- Breton, André, Arcane 17, Paris, Jean-Jacques Pauvert, coll. « 10|18 », 1970, 183 pages.
- Calvino, Italo, le Château des destins croisés, Paris, Seuil, 1985, 140 pages.
- Calvino, Italo, Si par une nuit d'hiver un voyageur, Paris, Seuil, coll. « Points », 1981, 276 pages.
- Cendrars, Blaise, Anthologie nègre. Du monde entier au coeur du monde, Paris, Denoël, 1947, 550 pages.
- Cendrars, Blaise, Bourlinguer, Paris, Denoël, coll. « le Livre de poche », no 437|438, 1948, 440 pages.
- Cendrars, Blaise, Emmène-moi au bout du monde, Paris, Denoël, coll. « Folio », no 15, 282 pages.
- Cendrars, Blaise, Du monde entier, Paris, Gallimard, 1967, 188 pages.
- Char, René, Commune présence, Paris, Gallimard, 1964, 297 pages.
- Daumal, René, le Mont analogue, Paris, Gallimard, coll. « l'Imaginaire », no 72, 1981, 175 pages.
- Ducasse, Isidore, Oeuvres complètes. Les chants de Maldoror, par le comte de Lautréamont, Librairie générale française, coll. « le Livre de poche », no 1117|1118, 448 pages.
- Duras, Marguerite, Hiroshima mon amour, Paris, Gallimard, 1971, coll. « Folio », no 9, 155 pages.

- Faulkner, William, Lumière d'août, Paris, Gallimard, coll. « Folio », no 621, 1984, 627 pages.
- Ferré, Léo, Testament Phonographe, Paris, Plasma, 1980, 447 pages.
- Fontaine, Lise, États du lieu, Montréal, L'Hexagone, coll. « Fictions », 1989, 68 pages.
- Goethe, les Affinités électives, Paris, Gallimard, coll. « Folio », no 1237, 1980, 345 pages.
- Homère, l'Odyssée, Paris, Garnier / Flammarion, 1967, 380 pages.
- Hugo, Victor, Notre-Dame de Paris, Paris, Du Panthéon, 1956, 487 pages.
- Hugo, Victor, les Misérables, Paris, Librairie générale française, coll. « le Livre de poche », no 966, 2573 pages.
- Joyce, James, Ulysse, Paris, Gallimard, coll. « le Livre de poche », no 1435-1437, 1967, 704 pages.
- Kundera, Milan, la Vie est ailleurs, Paris, Gallimard, coll. « Folio », no 834, 1987, 473 pages.
- Lemieux, Germain, les Vieux m'ont conté, Montréal, Bellarmin, 1977, tome 9, 360 pages.
- Mardrus, J. C., le Livre des Mille et une Nuits, Paris, Robert Laffont, nov.1986, tome 1, 1029 pages.
- Miller, Henry, Tropique du Capricorne, Paris, Du Chêne, 1958, 505 pages.
- Nelligan, Émile, Poèmes choisis, Montréal, Fides, coll. « Bibliothèque canadienne française », 1966, 166 pages.
- Rimbaud, Arthur, Poésies, Paris, Mercure de France, 1938, 154 pages.
- Villemaire, Yolande, la Constellation du cygne, Montréal, De la pleine lune, 1985, 179 pages.

III. Dictionnaires

Dauzat, Albert, Jean Dubois et Henri Mitterand, Nouveau dictionnaire étymologique et historique, Paris, Librairie Larousse, coll. « Dictionnaire de poche de langue française », 1971, 805 pages.

Ducrot, Oswald et Tzvevan Todorov, Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage, Paris, Seuil, 1972, coll. « Points », no 110, 470 pages.

Dupriez, Bernard, Gradus. Les procédés littéraires, Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10|18 », no 1370, 541 pages.

Guilbert, Louis, René Lagane et Georges Niobey, Grand Larousse de la langue française, Paris, Larousse, 1976, 6729 pages.

Robert, Paul, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. Le Grand Robert de la langue française, Paris, Le Robert, 1985.

IV. ARTICLES ET REVUES

Arcade, « Mémoire oubliée », Montréal, février 1989, 104 pages (Dossier: Claire Lejeune, pp.57-84).

Bernardy, Michel, « Hamlet ou la tragédie ternaire », Cahiers Renaud-Barrault, no 28, 1960, pp.114-124.

Bérubé Renald et André Gervais, « Le tour du texte », Urgences, no 19 Rimouski, 1988, 123 pages.

Biron, Michel, « Critique de la raison autre », dans Spirale, Montréal, avril 1968, page 5 (lecture du livre Age poétique. Age politique de Claire Lejeune).

- Cellier, Léon « D'une rhétorique profonde: Baudelaire et l'oxymoron », dans Cahiers internationaux de symbolisme, Mons, Belgique, no 8, 1965, 166 pages.
- Courrier du centre international d'études poétiques, Bruxelles, no 135-136, janvier-mars 1980, « Autour de Claire Lejeune ».
- Gallant, Vianney, « Courage et limites d'une écriture automatique », dans la Bonante, Chicoutimi, printemps 1989, 87 pages (pp.32-35).
- Gallant, Vianney, « l'Écriture est un lieu public: un chassé-croisé de paradoxes », dans ÉDITONS ENSUITE ÉCRIVONS, Rimouski, ENSUITE, 1988, 57 pages (pp.8-28).
- Guédon, Marie Françoise, « Du rêve à l'ethnographie », dans Recherches amérindiennes au Québec, Montréal, Vol. XVIII, nos 2-3, automne 1988, 168 pages.
- Lejeune, Claire, « l'Écriture et l'arbre du milieu », les Cahiers du Grif, Bruxelles, no 7, juin 1975.
- Nepveu, Pierre, « Abel, Steven et la souveraine poésie », dans Études françaises, Montréal, PUM, vol.19/1, 1983, pp.27-40.
- Riffaterre, Michaël, « Intertextualité surréaliste », dans Cahiers de centre de recherches sur le surréalisme. Mélusine no I. Emission-réception, Lausanne, L'Age de l'homme, 1979, 334 pages (pp. 27-38).
- Riffaterre, Michaël, « l'Illusion référentielle » dans Littérature et réalité, Paris, Seuil, coll. « Points », no 142, 1982, 181 pages (pp. 91-118).
- Royer, Jean, « la Vie littéraire », dans le Devoir, samedi 5 janvier 1985, p.18.
- Théoret, France, « la Parole mitoyenne », dans Spirale, juin 1985, p.11 (lecture de l'Oeil de la lettre de Claire Lejeune).

Trois, Laval, 1988, volume 3, no 3, 184 pages.

Voisin, Marcel, « Pensée et poésie - Entretien avec Claire Lejeune », dans
Études littéraires, vol. 21, automne 1988, pp.105-120.

Annexe I

Les Trois Conseils du roi

Conte de type 910-B, tiré d'un récit que Jules Gallant racontait vers 1954-1958 à L'Ascension de Patapédia. Version transposée de mémoire par Vianney Gallant le 9 novembre 1988.

Une fois c'tait une famille pauvre: un homme, sa femme pis son p'tit gars. Y avait une grande disette dans c'te temps-là, ça fait qu'le père y a dû partir pour gagner sa vie pis celle de sa famille.

_ M'a va être bonne pour m'arranger tout seule une escousse, qu'a y dit, elle, sa femme.

Ça fait qu'y part. Pis marche, pis marche, pis marche. Pis couche souvent en chemin dans les auberges ou ben dehors ou dans des granges. Pis y s'informe où qu'y peut. Pis y trouve rien, ça fait qu'y continue son chemin. Pis marche, pis marche, pis marche. Pis marche, pis marche, pis marche. Y finit par arriver à une drôle de place où y avait un château. Là l'gars s'présente pis le roi l'engage.

_ Icitte, y dit, t'auras mille piasses par année à condition de travailler cinq ans.

Ça fait qu'le gars dit oui. Pis y s'met à travailler. Pis travaille. Pis y trouvait ça long de vivre loin de che zeux. Pis travaille, travaille. Au boutte de cinq ans le roi l'fait v'nir pis là y dit:

_ Si tu veux, en échange de ton salaire, m'en va t'donner un conseil. Pis là tu pourras r'travailler encôre cinq ans pour te rattrapper.

Cinq mille piasses pour un conseil qu'le gars s'dit, ça doit en être tout un. ça doit en être tout un; ça fait qu'y fait signe que oui, pis là le roi y dit:

_ Passe toujours tout droit ton chemin.

Toujours que l'gars se r'met à travailler. Pis travaille, travaille. Pis c'tait encôre plus long d'être loin de che zeux. L'gars, comprenez-vous, y travaillait encôre plus fort de même. Cinq longues années plus tard, le roi l'fait v'nir pis y dit:

— Si tu veux, en échange de ton salaire, m'en va t'donner un conseil.

L'gars y est encôre plus surpris qu'la première fois, mais y accepte pareil. ça fait qu'le roi y dit:

— Mêle-toé toujours de tes affaires.

Ça fait qu'le gars se r'met à travailler, pis cé encôre plus dur. Pis y s'torture, pis y travaille, travaille. Pis y se d'mande ben c'qui s'passe avec sa famille. Mais y travaille toujours comme un bon. Cinq longues années d'plus. Pis là le roi l'fait v'nir, pis y dit:

— Si tu veux travailler encôre cinq ans pour moi j'm'en va t'donner un darnier conseil, en échange de ton salaire.

L'autre y fait signe que oui, ça fait qu'le roi y donne son conseil:

— R'mets toujours ta colère à d'main.

Mais là y di restait encôre cinq longues années à travailler, pis y avait pas encôre ramassé une cenne. Ça fait qu'y reste, pis y se r'met à travailler, pis travaille, pis travaille. Au boutte de cé darniers cinq ans-là, le roi l'fait v'nir pis y dit:

— Té rendu au boutte de té peines. J'te donne un gâteau. Garde-le ben caché tout le long de ton voyage de retour. Ouvre le pas avant d'être rendu che vous avec toute ta famille.

Ça fait qu'le gars y fait ses adieux pis y part. Pis marche, pis marche, pis marche. Pis là c'tait dur de r'connaître son chemin. Parce que ça faisait vingt ans, les arbres avaient poussé. Vingt longues années d'ouvrage. Pis marche, pis marche, pis marche. Au boutte d'une couple de jours y croise deux étrangers qui y proposent un raccourci. Mais là y pense en lui-même, j'ai payé cinq mille piasses pour passer tout droit mon chemin, ça fait que j'continue l'mien.

Ça fait qu'y r'part. Mais pas longtemps après y entend des cris de mort toé, c'tait les deux gars qui s'taient faitte égorger par des bandits. Là y se dit que c'te conseil-là avait pas été tout à fait inutile. Là y s'dépêche à faire un autre boutte. Pis marche, pis marche, pis marche.

Y arrive à une espèce d'auberge. Pis y demande à manger. Pis là on y sert un drôle de potage. La femme était meille, meille, a avait jusse la peau su ézos. Pis là mon gars mangeait. Y avait d'la misère, mais y mangeait. Parce qu'y pensait ben fort au conseil de toujours s'mêler de ses affaires. Pis là y avait une sacrée peûûr. Son potage y était sarvi dans un crâne, un crâne d'humain. ça fait qu'y vient pour partir, pis la grande femme meille y dit:
 – Si t'avais d'mandé pourquoi on t'la sarvait d'même ta soupe, demain cé l'prochain voyageur qui aurait mangé dans ton crâne à son tour.

Ça fait que là y r'marcie ben poliment pis y continue son chemin. Pis marche, pis marche, pis marche. Pis y est de plus en plus content de ses conseils. Pis marche, pis marche, pis marche. Pis y commence à se r'trouver plus facilement. Y s'approchait de che zeux.

Quand y a té rendu dans son village, y décide d'aller direct à l'église pour prier. Y rentre, c'tait la fin d'la messe. Y attend que l'monde soye sorti. Pis là y voé ti pas le prêtre qui descend dans la nef pis qui vient embrasser une femme. Scandalisé, y sort son fusil, pis y vise.

Mais là y s'appelle son troisième conseil: r'mets toujours ta colère à d'main. ça fait qu'là y baisse son fusil, en même temps que la femme se r'tourne. Pis là y r'connait sa femme. Pis l'prêtre, ben c'tait son garçon.

Là y s'rendent dans la maison familiale, pis y fêtent son retour. Pis là le père demande à son garçon d'ouvrir le sac pis de couper le gâteau. Là y raconte son histoire. Mais là y en r'venaient pas parsonne. Dans l'gâteau, y avait vingt mille piasses. Y étaient ben rendus au boutte de leu misère.

Annexe II

Les Trois Conseils de la tireuse de cartes

Extraits du livre de Germain Lemieux, les
Vieux m'ont conté, p.161-164.

Une fois, c'était un cultivateur qui s'était acheté une ferme. L'argent se faisait rare et pourtant le fermier devait faire face à des versements assez lourds. Arriva le moment où, incapable de payer ses versements, il fit un emprunt pour acquitter d'un coup toute sa dette. Mais il lui fallait rembourser le dernier argent emprunté.

Il proposa un plan à sa femme: << J'ai l'intention de te quitter quelques années pour gagner l'argent nécessaire au remboursement de notre emprunt. A ce moment, notre ferme sera à nous, libérée de toute dette, et nous pourrons y vivre en paix.

- Fais comme tu l'entends, répond l'épouse. Seule ici, j'espère pouvoir répondre aux nécessités de la vie et, en surveillant les dépenses, en arriver à boucler le budget.

- Tu as raison, ma femme! >>

Le fermier fait ses adieux à son épouse, à son enfant, et prend la route. Il marcha longtemps, longtemps avant de trouver une position stable et rémunératrice. Il arrive enfin chez un gros cultivateur bien outillé, propriétaire de troupeaux, de vaches laitières [...]. Le gros cultivateur employa le voyageur pendant douze ans [...]. Notre employé réussit, en douze ans, à économiser quatorze à quinze mille dollars.

L'employé reçoit son salaire, argent comptant, des mains de son employeur. << Je vais m'acheter quelques pièces de vêtements, pensa le fermier

démissionnaire, et je vais reprendre la route de mon foyer! >> Il entre dans un magasin: sur les entrefaites, arrive une vieille dame accompagnée d'une femme. Cette dernière dit à la vieille: << Ce soir, je vais aller vous visiter et vous tirerez les cartes à mon sujet. Il y a longtemps que vous n'avez pas étudié mon avenir de cette façon, mais la dernière fois [...] vous m'avez prédit la vérité.

- Ah! diable, pense le fermier, elle lui a dévoilé la vérité en tirant les cartes! >>

Il demande à la cartomancienne de tirer les cartes pour lui, et elle accepte volontiers, moyennant la somme de vingt-cinq sous. [...]. << Monsieur, dit-elle pour débiter, vous partez en voyage [...]. Maintenant je vais vous donner un conseil. Pendant votre voyage, filez droit votre chemin. N'arrêtez pas causer avec le premier venu. Continuez votre route et ne prenez conseil de personne! >>

La cartomancienne fait battre ses cartes de nouveau et entame une autre tranche de renseignements: << Le long de votre route, vous allez loger à plusieurs endroits. Je vous conseille de vous occuper seulement de vos propres affaires. [...].

- Je vais suivre votre conseil! >>

La tireuse de cartes consulte une troisième fois son jeu après l'avoir fait mêler. << Un autre conseil, ajoute la cartomancienne: Je vous recommande de remettre votre colère au lendemain, et d'y penser deux fois avant de passer aux actes! >>